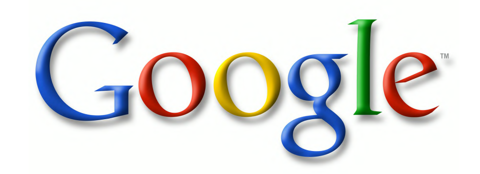


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

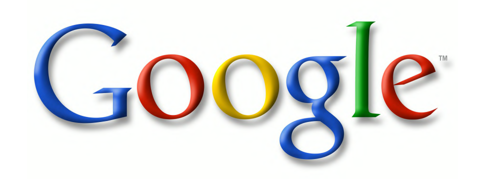
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



UC-NRLF
$B 264 492

ACTUALITÉS SOCIALES

HYGIÈNE SCOLAIRE

LA LUTTE CONTRE LA DÉGÉNÉRESCENCE EN ANGLETERRE

M. BOULENGER & N. ENSCH

THRON

1905



LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF CALIFORNIA.
GIFT OF
Instituts Solvay
Class



INSTITUTS SOLVAY

Parc Léopold, Bruxelles

INSTITUT DE SOCIOLOGIE

DIRECTEUR :

ÉMILE WAXWEILER

COLLABORATEURS SCIENTIFIQUES :

M. ANSIAUX; G. DE LEENER, ASSISTANT; G. DESMAREZ; E. HOUZÉ; R. PETRUCCI; A. PRINS; L. WODON.

Travaux de l'Institut publiés au 1er octobre 1905

(Les travaux n'engagent que leurs auteurs)

I. ***Notes et Mémoires.*** Publication in-4°, sans périodicité régulière, renfermant des études sociologiques originales.

FASCICULE I. — *Mémoires* de E. HOUZÉ, E. SOLVAY, E. WAXWEILER, E. WODON.

Notes par divers.

FASCICULE II. — *Les origines naturelles de la propriété*, par R. PETRUCCI.

FASCICULE III. — *Enquête dans une usine moderne,* par E. WAXWEILER, avec la collaboration de G. DE LEENER, J. JOTEYKO & G. PAQUOT.

II. ***Etudes sociales.*** Série de volumes in-8°, consacrés à des travaux rentrant dans le domaine des sciences sociales en général.

N° 1. — *Les syndicats industriels en Belgique,* par G. DE LEENER, 2e édition, revue et augmentée, 1904.

N° 2. — *Les concessions et les régies communales en Belgique,* par E. BREES, 1905.


LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF
CALIFORNIA

III. ***Actualités sociales.*** Série de volumes in-16, ayant pour objet la vulgarisation des questions courantes, au point de vue de l'accroissement de la productivité sociale.

N° 1. — *Principes d'orientation sociale,* résumé des études de M. Ernest SOLVAY sur le Productivisme et le Comptabilisme, 2e édition, 1904.

N° 2. — *Que faut-il faire de nos industries à domicile?* par M. ANSIAUX, 1904.

N° 3. — *Le charbon dans le nord de la Belgique.* Le point de vue technique, G. DE LEENER. Le point de vue juridique, L. WODON. Le point de vue économique et social, E. WAXWEILER, 1904.

N° 4. — *Le procès du libre-échange en Angleterre,* par D. CRICK, 1904.

N° 5. — *Entraînement et fatigue au point de vue militaire,* par J. JOTEYKO, 1905.

N° 6. — *L'augmentation du rendement de la machine humaine,* par L. QUERTON, 1905.

N° 7. — *Assurance et assistance mutuelles au point de vue médical,* par le même, 1905.

N° 8. — *Les sociétés anonymes : abus et remèdes,* par T. THÉATE, 1905.

N° 9. — *La lutte contre la dégénérescence en Angleterre,* par M. BOULENGER & N. ENSCH, 1905.

L'Institut publie en outre un *Bulletin mensuel,* dont chaque numéro contient notamment le compte-rendu des séances des groupes d'études, es analyses critiques des publications récentes et un index des accroissements de la bibliothèque (livres et articles répertoriés des périodiques).



LE PROGRAMME DES

Actualités Sociales

Nous n'avons pas cru qu'il fût possible de limiter l'activité de l'Institut de Sociologie à la pure investigation scientifique. Le domaine des recherches sociales est trop humain pour que l'on puisse, en le parcourant, se désintéresser des applications auxquelles sollicitent à la fois l'instinct personnel du mieux et la solidarité des aspirations, des intérêts ou des souffrances d'autrui.

Une institution consacrée à l'étude impartiale des phénomènes sociaux devient ainsi comptable du sentiment public, qui ne lui pardonnerait point d'accumuler les observations au seul profit d'une minorité de chercheurs ou d'initiés, et de

passer à côté des problèmes qui occupent et inquiètent, sans y porter quelque lumière.

Il y aura donc, parmi les Travaux de l'Institut, une série spéciale de publications, où seront étudiées et mises à la portée du grand public, les principales questions d'actualité sociale, à mesure qu'elles se poseront devant l'opinion.

Par là, les Actualités *seront une collection de vulgarisation.*

Mais elles seront autre chose encore. Si utile, en effet, que soit la vulgarisation, peut-être en un temps où une sorte de dilettantisme semble interdire à beaucoup la netteté des attitudes et des opinions, est-ce faire œuvre plus féconde encore d'orienter les études sociales vers un but commun, et de coordonner leurs enseignements.

C'est ce que l'on tentera dans les Actualités. *On s'efforcera de dégager cet aspect particulier des choses, que le fondateur de l'Institut de Sociologie, par un néologisme expressif, a qualifié de « productiviste ». Rechercher entre des solutions diverses, celle qui assure à l'activité des hommes le rendement maximum; dégager les facteurs qui modifient la productivité des groupes ou des individus, pour découvrir les moyens de l'accroître rationnellement : tel sera le principal objectif poursuivi.*

La tâche est plus vaste qu'on le croirait à première vue; car, à tout prendre, elle vise l'essence même de ce que le langage usuel appelle

le « progrès ». Au fond de cette notion vague et dont le XIXe siècle a inconsidérément abusé, n'y a-t-il pas précisément l'intuition d'une meilleure utilisation des efforts, d'un gain matériel ou moral, réalisé toutes autres choses restant égales ?

*Progrès dans la constitution physique de l'homme, — dans la formation et l'utilisation de ses facultés mentales, — dans l'éducation de sa volonté et de sa moralité : tout cela tend à créer, en somme, l'*homme normal, *adapté à ses conditions effectives d'existence et capable par là du plus grand travail utile.*

Et c'est là véritablement le fondement solide du progrès social. Le temps n'est plus où la phraséologie politique pouvait suspendre dans le vide des réformes, improvisées parmi les conflits de doctrines ou d'intérêts. On prétend aujourd'hui voir les hommes tels qu'ils sont, soumis, en tant qu'organismes vivants, à toutes les influences de croissance, d'évolution, et aussi de dégénérescence que leur apportent l'hérédité et le milieu.

De même, on s'éloigne instinctivement des solutions empiriques, dans les problèmes toujours renouvelés, qui surgissent au choc des grands intérêts sociaux. De plus en plus, on voudra étudier, sans préjugé de classe ni de parti, ce que sont tous ces intérêts dans la réalité, et la part de sauvegarde que la loi et les mœurs leur doivent. On ne s'encombrera plus de formules, et s'il faut, pour assurer positivement à certains de meilleures

conditions de vie, qu'intervienne la force coërcitive de l'Etat, on y recourra avec confiance et hardiesse. On requerra de la science d'incessants perfectionnements dans la technique des moyens de travail et d'organisation, en faisant toujours davantage du « temps » la chose digne par excellence d'être désirée et épargnée, la vraie Valeur dans l'œuvre de production.

Tout en équipant ainsi les individus et les groupes pour la lutte inévitable et bienfaisante, la tendance vers le meilleur rendement social prépare entre tous l'entente et la paix, dans la mesure même où elle favorise l'expansion naturelle de toutes les facultés et de toutes les ambitions légitimes. En jetant une lumière crue sur les situations sociales, elle empêche que l'on entretienne, de façon durable, la haine barbare entre les hommes et entre les classes. Pour reprendre le mâle langage du Président Roosevelt (1), *« très énergiquement, chacun de nous a besoin de se lever pour ses propres droits; tous les hommes et tous les groupes d'hommes sont tenus de conserver le respect d'eux-mêmes; ce respect, ils doivent le réclamer aussi d'autrui, en veillant à ce qu'il ne leur soit fait aucun tort et à ce qu'il leur soit assuré la plus grande liberté de pensée et d'action. Mais nourrir de la haine contre les autres, c'est un sûr moyen à la longue de se nuire*

---

(1) Dans *La Vie intense,* page 288.

» infiniment plus à soi-même qu'à ceux que l'on » hait ».

« **Un citoyen sain dans la cité saine** », *telle serait, appliquée à la politique sociale, la forme productiviste de l'antique maxime de régénération individuelle. La faire connaître, aimer et pratiquer, surtout en ce qu'elle peut avoir de fécond pour la grandeur de la patrie belge, tel sera le programme des* **Actualités sociales.**

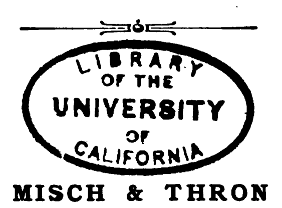
E. WAXWEILER.

HYGIÈNE SCOLAIRE

La Lutte contre la Dégénérescence en Angleterre

PAR

LES Drs M. BOULENGER & N. ENSCH



MISCH & THRON

ÉDITEURS

BRUXELLES
Rue Royale, 68

LEIPZIG
Hospitalstrasse, 10

Dépôt exclusif pour la France :

V. GIARD & E. BRIÈRE

16, rue Soufflot, PARIS

1905

LB3405
B7

Tous droits de traduction réservés

TABLE DES MATIÈRES


LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF
CALIFORNIA

INTRODUCTION

Ce qui frappe l'esprit du voyageur débarquant dans une des grandes villes industrielles de l'Angleterre ou de l'Ecosse : — Birmingham, Liverpool, Glasgow, — c'est l'atmosphère terne et morne, uniformément grise, de ces cités du travail.

Les brumes, comme on sait, sont quasi-permanentes dans les Iles Britanniques; l'industrialisme à outrance de la fin du XIX[e] siècle est venu y ajouter, dans les agglomérations importantes, une légion d'usines vomissant, par des centaines de bouches, une fumée âcre et épaisse couvrant tout d'une couche uniforme de suie,

rendant l'air, sinon tout à fait irrespirable, du moins incontestablement meurtrier.

Si les parcs publics anglais sont nombreux et s'ils font l'objet de soins tout particuliers de la part des municipalités, par contre les jardins, les parcs privés ont disparu : ce que l'usine n'a pas envahi elle-même, sa fumée le dévore.

Le soleil n'y est plus qu'un mythe, et pour le retrouver encore, il faut courir au loin, dans la banlieue.

Mais le besogneux, soumis toute une semaine à l'action déprimante de l'usine et de l'air malsain, craint l'effort d'une longue étape et renonce à aller à la campagne respirer un peu d'air bienfaisant ou recueillir pendant quelques instants les rayons vivifiants du soleil.

Pénible, douloureuse est l'impression qui frappe le nouveau débarqué à l'aspect de cette plèbe grêle, falote, miséreuse et rabougrie, grouillant dans l'atmosphère des fabriques.

Serait-il donc vrai que la vie industrielle, le grand centre urbain, la cité aux usines, sont

fatales à l'être humain, qu'elles sapent et minent progressivement toutes les bases de la résistance physiologique, et que, de génération en génération, elles cultivent et sèment les maladies, les dégénérescences héréditaires, la mort pour toute une classe d'individus?

Il ne serait donc pas vain, le cri d'alarme poussé par certains hygiénistes : « La race anglo-saxonne dégénère! » Il répondrait à une réalité, réalité terrible, si l'on songe que les trois quarts de la population se concentrent dans les villes dévoratrices.

Le bien-être extérieur, toutes les apparences du moins, ont été sauvées : le capital argent est suffisant, abondant même si l'on en croit les statistiques; mais on a oublié le capital vie, le capital santé, et le danger sera peut-être irrémédiable bientôt, si l'on ne songe à le combattre. Toute l'architecture des cités est à refaire, de fond en comble. Le secours le plus prompt réside peut-être en la réalisation des villes-jardins, dont le plan est conçu et exposé d'une façon si heureuse par le littérateur anglais

Wells, dans son volume, intéressant à bien d'autres points de vue encore, « Anticipations » et par Ebenizer Howard, dans « The cities of to-morrow ». De plus en plus, la nécessité du remède devient inéluctable. Certains industriels ont compris qu'il était indispensable d'épargner, de préserver la machine humaine; quelques-uns ont conçu les choses largement et ont réalisé, dès maintenant, les « Anticipations ». Les œuvres créées par Cadbury, à Bournville, par les frères Lever, à Port-Sunlight, celle encore poursuivie par la « Garden-City Association », sont vraiment merveilleuses sous ce rapport.

Ces essais ont donné des résultats qui ne laissent plus de doutes sur l'efficacité du système. Mais c'est là une tentative fragmentaire; une généralisation s'impose, dans un sens plus large, plus étendu, englobant toute la complexité de la question.

Jusqu'ici, les appels pessimistes se sont élevés à diverses reprises, il est vrai, mais isolés, et parmi eux, beaucoup n'étaient que

des impressions de voyageur ou des cris d'alarme d'hygiénistes aux abois.

Il était nécessaire qu'une enquête sérieuse fût faite sous ce rapport, enquête menée d'une façon méthodique, rigoureuse, par des personnes non prévenues et décidées à examiner la question sous ses multiples aspects.

C'est dans ces conditions qu'une expédition, une véritable exploration, dirons-nous, fut organisée, non plus, cette fois, par des cliniciens pessimistes, mais par un groupe de médecins et d'anthropologistes, décidés à tout étudier sur le vif. Cette enquête, disons-nous, s'imposait en présence des opinions les plus fantaisistes et les plus divergentes qui s'étaient fait jour, et c'est, à notre avis, un réel événement social de voir le premier peuple du monde reconnaître enfin la valeur réelle du capital santé physique et santé morale. Nul ne peut, à un autre point de vue, prévoir les effets de l'inévitable répercussion que cet événement aura sur les intérêts professionnels du monde médical.

Un récent voyage en Angleterre et en Ecosse nous ayant amenés à nous intéresser à cette importante manifestation, nous croyons de notre devoir d'exposer l'ample cueillette que nous avons faite, non seulement aux médecins, mais encore aux personnes qui s'occupent des déchets sociaux, des arriérés, des anormaux, des dégénérés. Il est, pensons-nous, de la plus grande utilité de connaître, puisqu'ils existent, les moyens propres à prévenir la multiplication de ces « pauvres loques humaines ». Il importe aussi qu'en toute sincérité une Société comme celle de la *Protection de l'Enfance anormale* expose au public les remèdes préventifs, à côté des remèdes curatifs qu'elle préconise avec tant d'énergie.

Tout n'est point de protéger l'anormal, le dégénéré : incontestablement, en vertu du droit irréductible à la vie de tout être humain, le malheureux peut-il, à plus d'un titre, requérir notre assistance et nos soins; mais, en vertu du même droit, l'élément sain peut se réclamer de notre concours, lui aussi. Il ne faut pas que

l'un pèse lourdement sur l'autre, que celui-ci soit une entrave et peut-être un danger pour celui-là. Il faut que l'œuvre reste saine et complète; il ne faut pas qu'elle puisse être considérée comme une formule nouvelle de philanthropie, de charité, disons le mot : de quiétisme.

C'est là le but que nous nous sommes tracé.

Pour que nous puissions lutter efficacement pour l'amélioration de la race humaine, il faut que nous soyons en mesure d'enrayer, d'empêcher sa dégradation.

Et, à cet effet, il est nécessaire que nous soyons armés de tous les moyens thérapeutiques pour guérir l'être en voie de décrépitude ou de régression.

Aussi, parallèlement à l'exposé de la lutte contre la dégénérescence, qui s'est ouverte avec éclat en Grande-Bretagne, avons-nous cru bon de signaler l'organisation remarquable des secours aux idiots, tels qu'ils sont organisés dans les asiles anglais, entr'autres à Lancaster et à Larbert, ainsi que des secours fournis aux

arriérés dans les écoles de Liverpool et de Glasgow.

Chacun sait que le traitement du faible d'esprit a fait l'objet d'études et de recherches patientes de la part de nombreux savants et des soins les plus remarquables, en Angleterre. Déjà un grand nombre de travaux existent sur ce sujet.

Aujourd'hui, toute une bibliographie nouvelle s'offre à nous, pour nous renseigner sur les préoccupations des Anglais en matière d'hygiène générale et particulièrement en matière d'hygiène scolaire.

Le congrès de Glasgow a notamment réuni un grand nombre de publications de l'espèce; il en a suggéré ou provoqué d'autres encore.

Nous nous sommes proposé ici d'analyser plus ou moins succinctement, selon ce qu'ils apportent d'original, les documents suivants :

I. — Meeting of the Sanitary Institute, Glasgow 1904 (Conference of School Hygiene);

II. — Mackenzie : The medical Inspection of

School children (Edimburg et Glasgow : William Hodge and Cy);

III. — Report of the Royal commission on Physical Training (Scotland);

IV. — Report of the Committee on Physical Deterioration (London);

V. — The Royal Albert Asylum, Lancaster;

VI. — The Larbert Asylum;

VII. — Jewis Never : Food and Drunk in relation to Disease (Manchester 1904);

VIII. — School Board of Glasgow (annual report 1904).

CHAPITRE I

Le Congrès de Glasgow

Nous écouterons tout d'abord le professeur John Edgar, de St Andrews University, qui a fait le discours inaugural de la section d'hygiène scolaire (Hygiène et Instituteur).

Il insiste sur le rôle social que l'instituteur a le devoir de remplir parallèlement à son rôle d'éducateur. L'éducation de l'enfant, au point de vue biologique, doit se faire avant tout en vue de l'adaptation de l'individu, non seulement à son milieu présent, mais encore au milieu dans lequel il est destiné à entrer en sortant de l'école. Dès lors, il importe qu'il soit notamment tenu compte de la complexité croissante de ce milieu.

Dans cet ordre d'idées, le professeur John

Edgar constate, une fois de plus, combien on sacrifie la culture et le développement physiques de l'enfant aux dépens de son développement intellectuel : « Le corps, dit-il, a été négligé dans l'éducation; c'est pourquoi il est nécessaire de lui donner la place qui lui revient dans toute institution qui veut conduire l'enfant jusqu'à son développement complet ».

La « Commission royale Ecossaise pour le développement physique » partage absolument cet avis : l'éducation physique doit être considérée comme étant d'importance AU MOINS ÉGALE à l'éducation mentale. L' « Inter-departmental Commitee on the Model Course of Physical Exercises » précise davantage et pose le principe que si la question de la gymnastique dans les écoles est primordiale, encore est-elle liée de façon si intime au problème plus vaste de l'hygiène scolaire et en particulier de l'hygiène individuelle, qu'on ne peut l'en séparer.

M. John Edgar note l'indifférence, l'ignorance complète même que l'on constate à cet égard chez les instituteurs. Victimes, bien souvent, d'un programme à remplir en un laps de temps donné, ils ne s'inquiètent guère de savoir si l'écolier est apte à suivre, s'il est placé

dans les conditions d'hygiène les plus élémentaires pour pouvoir s'assimiler les matières enseignées.

Le pays, dit-il, qui, dans le domaine de l'enseignement, veut faire œuvre utile et profitable, devrait avant tout faire subir à ses instituteurs une éducation et un entraînement spéciaux. L'attention des pédagogues devrait être attirée particulièrement sur ce qui peut être défectueux, insuffisant dans l'organisme humain, et, pour être à même de reconnaître ces défauts, il importe qu'ils connaissent ce qui est normal, physiologique. M. John Edgar exige conséquemment de l'instituteur une culture extraordinairement développée, tout particulièrement en ce qui concerne le processus et les lois de la croissance de l'organisme.

S'il nous est permis de formuler une critique à ce sujet, nous dirons que l'auteur dépasse peut-être la limite du rôle de l'instituteur en cette matière et qu'il étend trop l'intervention de celui-ci aux dépens de l'action du médecin.

Cependant, si M. John Edgar constate avec satisfaction que les recommandations répétées du Comité interdépartemental ont porté leurs fruits en Ecosse, où l'instituteur est porteur d'un

certificat non seulement théorique, mais encore clinique, il réclame, au surplus, l'intervention médicale. Et il rapporte avec bonheur que l'école des filles de la « Merchant Company » d'Edimbourg vient de décider l'examen médical et hygiénique des élèves par deux doctoresses.

Développant ses idées, M. John Edgar dit que si nous voulons que l'instituteur soit l'homme parfait « The right man in the right place », il faudra qu'il connaisse ce qui suit en matière d'hygiène et de physiologie :

1° Physiologie des sens en relation avec le travail scolaire. — Méthodes de mensuration de l'acuité visuelle et auditive. — Naissance, période plastique, développement des différentes capacités et des moyens (potentiel d'éducabilité de l'enfant);

2° Système musculaire; ses relations avec le système nerveux central. — Développement physique : exercices parfaits, attitudes correctes, valeurs des mouvements alertes et précis, importance du travail manuel, gymnastique individuelle, etc.

3° Lumière, air et température de la salle d'école;

4° Premiers secours en cas d'accidents dans l'école. — Symptômes des maladies infectieuses habituelles. — Signes nerveux, notamment ceux qui décèlent l'épuisement nerveux chez l'élève. — Bonne et mauvaise nutrition. — Courbes de croissance;

5° Confection de tableaux horaires pour le renouvellement de l'air respirable. — Alternance des sujets des cours donnés. — Exercices récréatifs. — Périodes de repos pour l'instituteur;

6° Instruction pratique et clinique à donner dans la classe.

Le programme préconisé par l'auteur mérite la plus sérieuse attention : il semble, en effet, à l'époque actuelle, que ces diverses connaissances soient choses indispensables à connaître pour les éducateurs modernes. D'ailleurs, les commissions officielles sont déjà entrées dans cette voie et nous relevons notamment la déclaration catégorique suivante, contenue dans le rapport récent du comité interdépartemental d'Ecosse : « Aucune forme d'organisation éducative ne peut être considérée comme complète, si elle ne tient pas compte des références systématiques des questions d'hygiène scolaire et du

traitement spécial de l'écolier par un expert médical ».

Une pensée originale exprimée par M. John Edgar, et qui mérite d'être retenue, c'est que ces différentes réformes sont réclamées autant pour le bien-être et le plus grand bénéfice de l'instituteur que pour celui de l'écolier. Et il constate, avec justesse, que l'un, au même titre que l'autre, souffrent des défauts de ventilation, d'aérage, de lumière et du surmenage à l'école. Il est vraiment pitoyable, dit l'auteur, de voir souffrir de tels maux sans qu'une seule plainte, une seule protestation ne s'élève. Certes, choses semblables peuvent être supportées pendant longtemps, mais jamais impunément, et combien en voyons-nous frappés définitivement dans leur santé !

L'éducation intégrale est donc destinée à relever non seulement la situation morale de l'instituteur dans la nation, mais encore sa santé, sa résistance physique, agrandir le domaine de ses connaissances, en mutipliant ses moyens d'éducation efficace.

Dans les conclusions du rapport de l'éminent professeur de Glasgow, notre attention est enfin attirée d'une manière spéciale sur cette

opinion que « plus l'instituteur sera instruit en physiologie et plus son enseignement deviendra individuel. Parlant de l'école, il ne dira plus « ma classe », mais « mes écoliers ».

L'idée est intéressante au plus haut point, en ce qu'elle prévoit une éducation non plus collective et en bloc, mais plus particulière, mieux adaptée à chaque individu, à chaque tempérament. C'est, en somme, un progrès considérable vers l'objectif idéal qu'il importe d'atteindre dans la plus large mesure, dans le domaine de l'éducation comme en tout autre : UN MAXIMUM D'EFFET UTILE AVEC UN MINIMUM D'EFFORT.

Pour l'examen de la question d'hygiène scolaire, les Anglais et les Ecossais prennent l'écolier depuis sa naissance, ou plutôt, pour être plus exact, dès la conception de l'enfant, jusqu'à sa sortie de l'école. Et, sans doute, lorsque nous disons « hygiène scolaire », le terme est-il encore impropre et insuffisant, car c'est bien plutôt « la prévention sociale et surtout nationale de la dégénérescence » que rêve la Grande-Bretagne.

L'Allemagne n'a pas encore entrevu la question sous un aspect aussi étendu et général,


LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

au récent congrès d'hygiène scolaire de Nüremberg.

Le Congrès de Glasgow a été l'occasion d'un nombre considérable de communications au sujet de la première enfance. Nous épargnerons au lecteur les patriotiques déclamations à propos de la mortalité infantile et de ses remèdes; elles sont aussi connues en Belgique qu'en Ecosse.

Nous retiendrons cependant la contribution de Miss C. Hamer-Jackson (prévention de la mortalité infantile par les secours aux mères enceintes), qui se fait l'ardente défenderesse des refuges pour femmes enceintes. Elle parle notamment avec enthousiasme du rôle utile de ces refuges, tels qu'ils existent en France entre autres; au lieu d'être soumises au préalable à une foule de règles administratives tracassières, les femmes enceintes y sont acceptées sous l'anonymat le plus absolu, l'incognito le plus complet, cinq et même six semaines avant l'accouchement. Si elles font la promesse d'allaiter elles-mêmes leur enfant, quelques avantages matériels leur sont assurés en quittant l'établissement; on leur donne, notamment, des vêtements pour le bébé.

Et Miss Hamer-Jackson ajoute que toute femme ainsi traitée devient, par la suite, une bonne mère pour son enfant.

M. Templeman *(Mortalité infantile, ses causes et préventions)* préconise, en matière de puériculture, la généralisation des femmes inspectrices dûment instruites, comme il y en a actuellement à Dundee. Celles-ci sont des propagandistes pratiques qui, joignant la propagande de la parole à celle de la brochure imprimée, répandent l'action efficace, l'action entraînante qui sera imitée et est destinée à renverser, une fois pour toutes, le terrible préjugé, cet antique et universel ennemi de tout progrès! Il dénonce les pratiques désastreuses de la vieille bonne femme qui, sous le prétexte qu'elle a élevé sept ou huit enfants — en dépit d'ailleurs des règles les plus élémentaires de l'hygiène et du simple bon sens — croit devoir être l'oracle de la future accouchée et de la jeune mère. Combien, dit-il avec raison, de pauvres bébés, sont annuellement les victimes innocentes des « bons conseils » de ces vieilles femmes ignorantes!

Mais revenons-en à la médecine préventive à l'école. A titre de document original, la com-

munication *(Muscle et mortalité)* de M. J.-G. Legge, Inspecteur des Industrial Schools, mérite une mention spéciale.

La guerre Sud-Africaine a donné une rude leçon à la Grande-Bretagne, dit-il, et c'est à partir de ce moment que l'on s'est inquiété du nombre considérable d'inaptes, dont, jusqu'alors, on ne soupçonnait pas l'étendue. Aussi la « Royal Commission on Physical Training in Scotland » a-t-elle poussé aux réformes.

On s'est rendu compte que les conditions de vie du Boer, vie passée en plein air, ont fait plus de bien à cette petite nation que toutes les leçons de gymnastique professées en Angleterre. Mais c'est une nécessité fatale que celle de la création de gymnases, là où les agglomérations atteignent une certaine densité de population : les mouvements naturels venant à faire défaut, les exercices artificiels s'imposent, en compensation.

Déjà en Grèce, nous voyons Platon affirmer la nécessité du gymnase pour maintenir l'équilibre entre le bien-être corporel, mental et moral. Plus tard, les chevaliers du moyen âge ne font que continuer ces préceptes, en se préparant, par des exercices physiques répétés, à

devenir des hommes solides et capables de résister aux guerres quasi continuelles de l'époque médiévale.

Aujourd'hui, un milieu où la gymnastique a particulièrement fait ses preuves comme moyen éducatif et moral, c'est l'« Industrial School », où sont réunis à la fois des enfants non coupables mais fils de criminels, des vagabonds et des criminels. Tous ces enfants sont des êtres négligés, des non-valeurs sociales présentes ou futures.

Peut-être quelques-uns n'ont-ils été arrêtés et condamnés que pour des peccadilles, mais ce groupement n'en est pas moins un milieu de déchets sociaux.

Ce qu'il importe avant tout d'inculquer à ces pauvres êtres, c'est le respect de soi-même, et ce respect ne se manifeste qu'avec un développement physique suffisant.

Le directeur d'une de ces écoles disait à M. Legge, que lorsqu'il sentait se développer le biceps d'un des détenus, il pouvait diagnostiquer son amendement presque à coup sûr 9 fois sur 10.

Tout enfant qui s'intéresse à la gymnastique a l'attention détournée du vol et de la cupidité.

Un archevêque anglais a été jusqu'à dire qu'en ouvrant un gymnase, il estimait faire œuvre aussi méritoire qu'en ouvrant une église. En fait, il est de constatation courante, que, dans toute école où les exercices physiques sont en honneur, les enfants sont mieux élevés, plus vifs, plus alertes, plus obéissants et surtout moins portés à l'immoralité.

Un ami personnel de M. Legge dirigeait depuis six ans une école de réforme où la révolte ne cessait de régner. Les enfants en sortaient sans aucune amélioration, et le désordre le plus complet y existait d'une manière permanente.

M. Legge remarque la chose et s'enquiert de l'enseignement de la gymnastique qui y est donné. Le directeur ne fait nulle difficulté pour avouer qu'il n'en existe aucun. « D'ailleurs, ajoute-t-il, je suis ici pour « réformer les âmes et non pas les corps. »

Cependant, sur les instances de M. Legge, le directeur fait un essai, et au bout de deux ans, tout avait complètement changé : ordre et obéissance volontaires avaient suivi la pratique régulière des exercices physiques. Et le directeur déclara que son école qui, six ans durant,

avait été pour lui la source d'une anxiété continuelle, était, en ces deux dernières années, devenue une cause de satisfaction complète.

Nous noterons encore, dans la fièvre des idées qui agitent en ce moment l'Angleterre, ce paradoxe, que c'est précisément dans le pays où l'on a fait le plus pour l'expansion de la pratique des exercices physiques que l'on veut aller plus loin encore. A ce sujet, nous trouvons un rapport fort suggestif de Miss Elisabeth Pace, une des nombreuses femmes qui ont pris part au Congrès de Glasgow.

Sa contribution au congrès *(L'éducation physique des femmes et des jeunes filles)* constate que, sous le rapport de la gymnastique (sans doute en tant qu'action moralisatrice par le développement musculaire), les enfants des écoles de réforme (Industrial schools) ont été mieux partagés que les enfants de parents pauvres et honnêtes, qui fréquentent les écoles primaires.

Ce semblerait donc être une loi en matière d'éducation, que de faire des réformes d'absolue nécessité en commençant par les appliquer aux anormaux.

Mais cela est, en réalité, rationnel et ne fait que justifier davantage le mouvement de protection de l'enfance anormale ! car il deviendra indubitable, de la sorte, que si l'on veut prévenir toute accusation justifiée de négligence, il faut appliquer aux normaux les mesures d'hygiène qui leur ont été refusées jusqu'au moment où l'expérience de la pathologie est venue en affirmer l'utilité physiologique.

Pour ne citer qu'un exemple entre mille, les projections lumineuses, si pratiques et utiles, n'ont-elles pas, pendant longtemps, été utilisées dans un but de pur agrément, avant d'être introduites dans les écoles et dans les universités ?

Le public oisif a bénéficié de l'enseignement le plus concret et le plus démonstratif, bien longtemps avant l'étudiant qui en était toujours à subir les cours monotones, sans la moindre démonstration frappante.

Les arriérés ont été gratifiés de médecins, alors que pour les normaux on en prévoit à peine. Et pourtant, que d'ouïes défectueuses, que de vues qui laissent à désirer, que d'enfants mal soignés parmi ceux qualifiés normaux et

que les médecins, en nombre absolument insuffisant, visitent à de fort rares occasions et de façon très sommaire!

Pour en revenir à la communication de Miss Elisabeth Pace, disons que l'auteur préconise la gymnastique suédoise comme étant la meilleure et la plus appropriée à la jeune fille.

Elle signale qu'il n'y a qu'à Glasgow qu'un cours de gymnastique suédoise soit donné à tous les professeurs et instituteurs, et elle voudrait voir cette mesure devenir générale.

« Il faut, dit encore l'auteur, que la gymnastique soit aussi récréative que possible, et qu'elle soit surtout adaptée à chaque individu en particulier; cette dernière raison justifie l'intervention du médecin, qui donnera son avis dans chaque cas. »

« Les jeux, déclare-t-elle enfin, sont de nécessité absolue : il faut non seulement que les enfants jouent, mais encore que les jeunes filles et même les femmes adultes jouent. »

CHAPITRE II

Inspection Scolaire

Compulsant encore les documents de l'enquête, nous trouvons toute une série de rapports sur l'organisation de l'inspection scolaire, parmi lesquels nous signalerons celui de M. Jessie M. Mac Gregor *(Inspection médicale des écoliers)*.

Examinant les raisons qui imposent une organisation de l'espèce, l'auteur dit notamment que l'enfant étant limité dans ses moyens physiques, il faut que le travail scolaire soit en proportion de ses capacités, de sa force et de ses moyens, et c'est une question morale que de prévenir toute erreur de jugement dans cette matière. L'organisation méthodique de l'inspection médicale à l'école est d'ailleurs peu coû-

teuse et ne doit pas rencontrer de difficultés bien grandes. Non seulement une telle organisation diminue la responsabilité de l'instituteur vis-à-vis de ses élèves — dans un domaine qui n'est, au reste, pas le sien, — mais le programme scolaire étant susceptible, par le concours du médecin et sur ses indications, d'être beaucoup mieux adapté à l'écolier et plus facilement assimilé par ce dernier, la tâche de l'instituteur s'en trouve singulièrement facilitée, tout en pouvant atteindre à des résultats supérieurs.

L'auteur, passant en revue ce qui a été fait dans tous les pays en matière d'inspection médicale des écoliers, regrette le retard de la Grande-Bretagne dans cette voie, en comparaison notamment de la Suisse, de l'Allemagne, de la Suède et du Japon. Ce dernier pays compterait à lui seul 8434 médecins-inspecteurs des écoliers. Ce chiffre n'est guère plus flatteur pour la Belgique, où l'on compte à peine 52 médecins pour les écoles !

Le traité de MM. W. Leslie Mackenzie et Edwin Matthew : *The medical inspection of schoolchildren,* paru simultanément à Edimbourg et à Glasgow, en 1904, est un livre vraiment neuf sur l'hygiène scolaire. Non seule-

ment il contient quantité d'idées fort intéressantes, originales et généreuses, mais l'inspection bien comprise et totale de l'écolier y est exposée d'une manière précise et complète. Et, à la lecture de ce volume, ce qui frappe dès l'abord, c'est la préoccupation des auteurs de lier intimement l'action hygiénique sur la première enfance à celle qui s'exerce sur l'enfance scolaire. Ils n'ont pas hésité à remonter fort loin pour commencer cette action : l'enfant est pris non seulement pendant la durée de gestation de la mère, mais même pendant la période qui précède immédiatement celle-ci.

Certes, sur le continent, nos esprits ont conçu ce rapport de l'hygiène générale avec l'hygiène scolaire, mais jusqu'à présent nous sommes restés trop timorés en face de ce vaste problème qu'est l'éducation intégrale et vraiment bien comprise de l'homme... N'en sommes-nous pas toujours à attendre une loi sur l'obligation de l'instruction, dans notre pauvre Belgique, où les parents, d'une négligence coupable ou d'une insouciance criminelle, laissent vagabonder les enfants au gré des hasards! Nul aujourd'hui ne peut empêcher ces arriérés de devenir un jour un danger social du fait même

de leur ignorance! Et ce danger est manifeste, nous l'avons vu encore, assez récemment, lors de la dernière épidémie de variole. Nombre d'illettrés, ne s'étant pas fait revacciner, ont constitué un milieu de culture et de propagation pour la variole, qui a dû son extension rapide et ses ravages surtout à l'ignorance complète de quelques individus.

Ainsi donc, l'idée, en somme banale, de Mackenzie, n'est encore pour nous qu'une chimère, nos mentalités n'ayant su, jusqu'ici, se pénétrer de l'utilité d'un contrôle effectif de la société sur l'éducation que les parents donnent, ou plutôt, dans la plupart des cas, ne donnent pas à leurs enfants (1). Dès lors, vouloir contrôler et surveiller la grossesse, l'accouchement, le nourrisson, avant qu'enfant, il entre à l'école, semble être quelque idée germée dans un cerveau de rêveur!

(1) Disons, cependant, que la commune de Schaerbeek aura bientôt un programme de réorganisation de l'inspection des écoles basé sur tout un système de médecine préventive; dès à présent, les premières bases sont jetées sous la forme de consultation pour nourrissons. Espérons que la commune pourra développer l'œuvre entreprise et, notamment, s'occuper un jour de l'aide et de la protection de la femme enceinte.

Revenons à Mackenzie et suivons les travaux que lui, ses émules et ses amis ont entrepris vaillamment. Au cours des premiers chapitres, l'auteur étudie l'objet, la forme et l'organisation de l'inspection médicale des écoles. L'objet n'en est plus uniquement la prévention des maladies infectieuses, mais l'étude de la résistance physique de l'enfant, de l'influence nocive du milieu scolaire, de l'effort nerveux exigé. Hâtons-nous de dire que sous ce rapport les Anglais n'ont pas les ridicules appréhensions de certains médecins et pédagogues, qui pensent faire perdre du temps à leurs écoliers en les laissant explorer anthropométriquement. Bien au contraire, ils estiment que le résultat est tel que cet examen purement physique est une obligation pour qui veut gagner du temps en pédagogie.

On n'en est plus, en effet, en Grande-Bretagne, à la période romantique de l'instruction obligatoire, où l'on s'imaginait qu'une fois cette mesure décrétée, tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, et où l'on croyait encore que tous les enfants étaient aptes à recevoir, à un même degré, une instruction moyenne identique et uniforme pour tous.

Au début, le peuple anglais a accueilli favorablement l'instruction obligatoire, encore que les *schoolboards* fussent contraints, d'après la loi, de poursuivre les derniers réfractaires et eussent, de ce chef, une besogne considérable. D'autre part, le public fut d'autant plus vite acquis à la loi qu'elle fut l'occasion de secours en argent, en nourriture et en vêtements pour des indigents oubliés jusqu'alors.

Or, l'obligation de l'instruction une fois établie, la nécessité d'une première classification s'est aussitôt imposée et le « Scotch Education Code » s'est trouvé amené à diviser les enfants en capables de suivre les cours et en incapables. Pour ces derniers, le besoin de créer un enseignement spécial, mieux adapté, s'est aussitôt fait sentir, et cet enseignement devait être forcément différent et plus élevé que celui employé dans les asiles pour imbéciles, idiots ou épileptiques. Les « industrial schools » étaient tout indiquées pour remplir le rôle désiré. La loi fut un progrès énorme, mais il restait un point faible, une lacune à remplir : c'est qu'elle ne prévoyait pas, et ne pouvait le faire d'ailleurs dès le principe, les moyens de différencier intellectuellement et avec certitude les enfants

qu'elle prenait sous sa protection éducative. Aussi, tant que l'examen médical régulier de tous les écoliers ne sera pas organisé complètement et d'une manière méthodique, comme il le sera au reste sous peu en Ecosse, on pourra trouver, comme Miss Mary Dendy à Manchester (1), un nombre énorme de faibles d'esprit et d'arriérés dans les écoles ordinaires, mélangés et confondus parmi les normaux.

Au surplus, la capacité physique des écoliers, tout comme leur aptitude intellectuelle, est loin d'être uniforme, et il convient que toute gymnastique soit précédée d'un sérieux examen médical. D'autre part, s'il est vrai que l'instituteur intelligent s'apercevra assez rapidement qu'un enfant est maladif, qu'il voit ou qu'il entend mal, encore sera-t-il porté tout naturellement à comprendre l'arriéré profond, l'imbécile et l'obtus dans une seule et même catégorie : celle des incapables. Et l'on ne peut exiger de l'instituteur qu'il fasse le diagnostic de ces troubles, déjà difficiles à reconnaître et à différencier avec certitude, dans leur complexité,

(1) M. Mary Dendy : *British association report for 1901.*

pour un bon médecin. Il ne dispose d'ailleurs guère du temps nécessaire pour créer, éveiller et ensuite développer l'esprit chez ces enfants, et ce ne peut être là la tâche d'un instituteur pour enfants normaux. Il ne peut pas davantage examiner le nez, la gorge, les yeux, les oreilles, le cœur, les poumons. Car tout examen médical de l'espèce doit être complet et détaillé : il faut non seulement que l'enfant puisse être déclaré à même d'acquérir l'instruction que l'on veut lui donner, sans qu'il en souffre, mais encore que sa résistance individuelle et ses capacités sociales en soient augmentées.

L'inspection de 1200 écoliers, faite par la « Commission écossaise pour l'éducation physique » a établi surabondamment que l'examen médical régulier s'impose pour arriver à découvrir et à corriger les défauts physiques et corporels de l'enfant.

Il est vrai que l'organisation régulière d'un tel examen par les médecins, ne sera pas, tout au moins au début, sans présenter quelques difficultés; mais il est certain que celles-ci ne sont guère insurmontables et de nature à faire reculer les organisateurs. D'une part, les parents aisés, ayant leur médecin habituel, trouveront ce second

examen auquel on soumet leurs enfants superflu et inutile; d'autre part, les négligents, qui encourront des reproches de l'administration, se révolteront contre cette immixtion qui viendra troubler leur quiétude coupable. Pour vaincre la résistance et les scrupules chez les premiers, il suffira, sans aucun doute, que le médecin-inspecteur leur explique franchement le but de l'institution; quant aux seconds, si cette explication reste inopérante, on sera en droit de leur objecter qu'ils n'ont aucune bonne raison à faire valoir, attendu qu'ils se montrent manifestement incapables de remplir leurs devoirs, et dans ces conditions l'administration usera au besoin de la contrainte. C'est ainsi qu'un examen auquel il a été procédé à la « North Canongate School », à Edimbourg, a démontré jusqu'à quel point certains parents poussent la négligence, à l'égard des soins les plus élémentaires à donner aux enfants : quantité d'écoliers étaient là la face couverte de poussière, les cheveux embroussaillés, les habits déchirés et en loques, d'une malpropreté repoussante et dans un état de faiblesse extrême. Il est évident que de tels petits misérables sont absolument

incapables d'étudier avant qu'on les ait nourris convenablement.

Poursuivant l'analyse du volume de Mackenzie, nous voyons l'auteur dénoncer l'urgence d'élucider la question des causes et de l'influence du dégoût scolaire chez l'enfant. Entrant à l'école, celui-ci se trouve transporté dans un monde tout nouveau pour lui et qui l'attire et lui plaît par l'inconnu qu'il contient. Mais les premiers charmes sont de courte durée, car il a tôt fait de s'apercevoir que ce monde scolaire est basé sur une routine formidable : dès lors naît l'ennui, et le dégoût ne tarde pas à suivre. La faute en est à la pédagogie ordinaire qui manque de vie, use lentement ce qu'il y a de spontanéité dans l'être, car l'école est essentiellement impersonnelle : l'écolier doit être lavé, peigné pour l'école, habillé pour l'école, faire ses devoirs pour l'école. L'école envahit tous les domaines de l'activité chez l'enfant, absorbe toute sa vitalité; sous cette préoccupation incessante, le restant du monde disparaît : il n'observe plus les événements de la rue, les aspects de la campagne, il devient inquiet, nerveux, irritable, perd l'appétit, le sommeil et le repos, il faiblit graduellement, devient morne, taciturne, indifférent; le dégoût

est créé dès lors et devient bientôt invincible. Les voies digestives sont atteintes, les poumons, le cœur. Et l'instituteur, qui n'y trouve aucune raison, prend en grippe son élève à cause de son air maussade, triste et indifférent. Il devient l'objet des railleries de ses condisciples qui ont résisté, et, sentant son infériorité et l'impossibilité de se défendre, il devient sournois et méchant. Si la nature même a quelquefois raison de tels malaises momentanés, par contre chez combien d'enfants la maladie reste dissimulée encore pendant un certain temps : le cœur est faible, troublé dans ses fonctions, les poumons sont déjà tuberculisés; si l'enfant contracte la rougeole, la diphtérie, il en meurt rapidement. S'il résiste au surmenage, et il résiste quelquefois longtemps, il tombe un jour, et le médecin, appelé alors, constate les ravages produits. L'inspection médicale aurait révélé à temps que le sujet était un prédisposé, un « surmenable ».

Chez d'autres enfants, enfin, la maladie est implantée; tantôt c'est du côté des yeux, où l'on trouve de l'astigmatisme, de l'hypermétropie. L'un et l'autre se dissimulent longtemps, aucun caractère extérieur ne les dévoile à l'observateur non initié, et ces défauts sont, affirme

l'auteur, plus graves encore que les adénoïdes. L'enfant qui en est frappé ne progresse guère, il souffre, est sujet à la céphalalgie, devient neurasthénique. Si, au contraire, sa nature physique résiste, l'effort à faire étant considérable et dépassant les moyens normaux, il devient un surmené : les défauts s'accumulent et s'aggravent de mois en mois, d'année en année. Si tous ces petits êtres, à ganglions cervicaux engorgés, pâles et malingres avaient été traités dès le début, ils n'entreraient pas, à 15 ou 20 ans, à l'hôpital, anémiques, chlorotiques, tuberculeux.

Par la suite, l'auteur s'attache encore à démontrer que la culture physique doit être appliquée judicieusement à l'enfant après avoir examiné ce qui lui convient le mieux. « N'oublions pas, dit-il, que la preuve de la force n'est pas le muscle, mais l'endurance. Certes, le muscle est un facteur utile de développement, mais l'endurance a pour base une circulation régulière, un sang pur et généreux, une digestion convenable, une bonne capacité respiratoire, une nutrition adéquate et suffisante et surtout un système nerveux résistant et bien constitué. » Voilà pourquoi il est de la plus haute importance que l'instituteur connaisse la physiologie et spécia-

lement celle de la croissance. « L'anthropométrie, dit Mackenzie, décèle les stygmates de la dégénérescence; mais il convient que les mensurations soient faites avec soin et fréquemment contrôlées et répétées. »

Nous citerons la phrase qui termine le substantiel chapitre d'introduction du volume de Mackenzie : « L'ÉDUCATION PRÉSUPPOSE LA SANTÉ ET CELLE-CI DOIT ÊTRE PLACÉE A LA BASE DE L'ÉDUCATION PHYSIQUE ET MENTALE. OR, SEUL UN EXAMEN MÉDICAL MÉTHODIQUE PEUT DONNER L'EXACTE MESURE DE LA SANTÉ DE L'ÉCOLIER; PAR CONSÉQUENT, L'INSPECTION MÉDICALE DOIT FAIRE PARTIE DE L'ÉCOLE. »

Au point de vue de l'inspection médicale scolaire, l'auteur cite la Suisse et en particulier la ville de Zurich. En Ecosse, l'inspection par le médecin a porté sur 1200 enfants; ce nombre semble restreint, mais, pour le début, on a préféré en prendre peu et les examiner à fond, plutôt que d'en voir un nombre double ou triple d'une manière superficielle. L'enquête n'a pu comprendre les enfants des campagnes, ceux-ci sont en nombre relativement restreint et les grandes distances à parcourir auraient nécessité un temps prolongé, peu en rapport avec les renseignements que l'on eût pu recueillir.

Mackenzie rappelle le rapport historique publié en 1882-83, sous la direction du D[r] Galton : *Report of the anthropometric committee of the British Association.*

Ce document est d'une portée considérable et d'une importance majeure en science anthrométrique ainsi qu'en pédagogie.

Il cite encore l'enquête opérée par Francis Warner, laquelle porta sur 50,000 enfants Anglais, Irlandais et Juifs, qui renseigne entre autres 4 à 6 °/₀ d'enfants mal nourris et 6 à 15 °/₀ d'obtus mentaux. En Angleterre encore, sur 12,000 recrues, 4,000 furent trouvées inaptes au service.

Mackenzie préconise la méthode de subdivision en classes sociales des écoliers, en prenant pour base le nombre de chambres de logement que ceux-ci et leur famille occupent. Cette méthode a été appliquée dans l'examen des écoliers d'Edimbourg et Aberdeen, où l'on a pris 300 enfants pauvres et 300 enfants assez confortablement logés, par moitié pour l'un et l'autre sexe, et tirés au sort parmi les 30,000 enfants qui fréquentent les écoles.

Un questionnaire a été employé à cet effet afin de pouvoir classer et confronter aisément

les renseignements recueillis. Il est destiné à former une fiche pouvant comporter 19 réponses (1), mais son objectif principal, essentiel, est de servir de guide à l'examen de l'écolier. Il n'est donc point indispensable de le remplir nécessairement et en tous points. Répondre systématiquement à toutes les questions serait même de nature à provoquer, sinon des erreurs, du moins des tâtonnements inutiles et une perte de temps.

Quant au but de l'inspection, indiquons-le en quelques traits : 1° éliminer de l'école tout enfant incapable de profiter de l'enseignement

---

(1) Ci-après les divers points prévus par le questionnaire :

1. *Ecole et ville.* — 2. *Nom et prénoms.* — 3. *Professions des parents.* — 4. *Age exact de l'enfant.* — 5. *Résidence,* chambres, leur nombre. — 6. *Niveau mental de l'écolier,* (classification établie par l'instituteur : 1re, 2e, 3e catégorie ou encore très bon, bon, médiocre, etc.). Nombre d'enfants qui occupent la classe (on place toujours les enfants faibles et difficiles dans des classes peu peuplées). L'opinion de l'instituteur n'est pas toujours comparable avec celle émise par un autre ; cependant, comme c'est la besogne journalière de l'instituteur d'évaluer la valeur d'un élève et d'adapter l'instruction à cette valeur, le médecin a presque toujours été d'accord avec l'instituteur. — 7. *Fréquentation scolaire,* (la mauvaise fréquentation est très souvent un signe

qu'on y donne; 2° pouvoir donc sérier les élèves et particulièrement découvrir les inaptes; 3° permettre à l'instituteur de donner à chaque écolier un enseignement en rapport au maximum avec ses aptitudes et son intelligence réelle; 4° traiter les faibles d'une façon spéciale et adéquate et permettre aux forts de profiter de leurs avantages; 5° appliquer rapidement les remèdes aux défauts guérissables; 6° guider l'instituteur dans le choix des méthodes d'éducation physique; 7° éprouver, contrôler de temps à autre les résultats de l'éducation; 8°

---

de mauvaise santé; au contraire, l'enfant qui vient régulièrement à l'école est généralement un élève intelligent et apte à recevoir une bonne instruction. — 8. *Exercices physiques* (système suédois et, en outre, une gymnastique militaire pour les classes supérieures. Une période de 3 heures de cours doit comporter un intervalle de jeux d'une durée minimum de 15 minutes. Les leçons à domicile devront être peu nombreuses pour les classes inférieures et moyennes). — 9. *Aspect individuel* (complexion, santé, état de nutrition, vivacité, intelligence, état général). — 10. *Propreté* (du corps et des vêtements). Un enfant sale a généralement des parents négligents. (Il existe en Ecosse deux circulaires administratives : l'une du « Scotch Education department », Londres, 10 octobre 1901, l'autre du « Local government board », Edimbourg, 20 octobre 1901, qui insistent l'une et

donner des méthodes d'enseignement s'appliquant aux faibles et aux défectueux physiques; 9° découvrir les maladies épidémiques, spécifiques ou parasitaires, les défauts de la vision et de l'audition, les difformités, les maladies en général; 10° prévenir, par tous les moyens possibles, les maladies diverses.

L'instituteur peut venir largement en aide au médecin dans l'établissement des fiches de renseignements; un bon tiers de cette fiche peut être rempli par le personnel enseignant. Au besoin, il suffira que celui-ci assiste à quelques cas intéressants d'inspection médicale.

---

l'autre sur l'importance de la propreté chez l'enfant et sur la nécessité des visites à domicile chez les enfants sales. — 11. *Mensurations et poids :* elles ont pour but : 1° d'étudier la race, 2° de déterminer des résultats de l'éducation physique et de la croissance, 3° de découvrir les défauts et anomalies en général, d'après les travaux de Francis Warner. On mesure le tronc, la taille, la tête, les membres, la poitrine, le pourtour des membres. — 19. *Dentition* (propreté, régularité, défauts, caries). — 13. *Cheveux* (propreté, nutrition, type des races). — 14. *Yeux* (couleur, acuité, vision des couleurs, rétinoscopie, affections, difformités, astigmatisme et son importance (céphalalgies, retard dans les études). — 15. *Oreilles* (affections diverses). — 16. *Nez et gorge.* — 17. *Difformités en général.* — 18. *Maladies.* — 19. *Autres observations.*

Remarquons que le principe de l'inspection scolaire est admis par la loi écossaise; les autorités sanitaires ont, entr' autres, le droit de visite à domicile. Il suffirait donc, pour passer à l'inspection méthodique et régulière, d'étendre et de systématiser simplement les lois existantes. Il faudrait, dit l'auteur, que les autorités scolaires et sanitaires fussent désormais une seule et même administration.

La seconde partie de l'œuvre de Mackenzie, consacrée plus spécialement à la pratique de l'inspection médicale, débute par la pensée très belle de Francis Galton : « L'ÉCOLIER DOIT ÊTRE EXAMINÉ A L'EFFET DE SAVOIR S'IL EST CAPABLE DE S'ADAPTER A LA VIE SCOLAIRE OÙ L'ON VEUT LE MENER. MAIS IL IMPORTE DE NE PAS PERDRE DE VUE QUE L'ÉCOLIER N'EST PAS UN ÊTRE ISOLÉ, MAIS BIEN PLUTÔT UN PRODUIT DE LA NATURE ET DE LA NOURRITURE ».

Avec une largeur de vue vraiment remarquable, l'auteur aborde l'examen des facteurs qui influencent la vie de l'écolier. C'est d'abord la race qui détermine certains modes de croissances spéciaux; ensuite, la nourriture de l'enfant avant sa naissance, les effets physiques des

occupations industrielles de la mère; enfin, il note les facteurs climatérique et tellurique comme agissant sur la croissance et les maladies, et, surtout, les rapports étroits qui existent entre l'habitat et la mortalité.

Le Docteur J.-B. Russel a démontré qu'à mesure que l'habitation a moins de places disponibles, la mortalité augmente. Pour la population qui n'occupe qu'une seule chambre, la mortalité est sensiblement plus élevée que pour celle qui dispose de deux chambres, et ce chiffre est bien plus élevé encore si la comparaison se fait avec l'habitant de trois chambres.

J'ai constaté personnellement, dit Mackenzie, que l'enfant d'une famille occupant une seule chambre, constitue déjà un insuffisant héréditaire, et que le milieu défectueux dans lequel il vit, vient accroître et développer la tare déjà existante. Il est désirable, ajoute-t-il, que les chambres soient cubées et que le nombre d'occupants en soit noté exactement.

Le docteur Chalmers est venu confirmer cette relation étroite par des chiffres démonstratifs. Ses recherches ont porté sur la population de Glasgow :

$\frac{1}{6}$	avec	1	chambre,	a une mortalité	de	32,7 ‰
$\frac{1}{2}$	»	2	»		»	21,3 ‰
$\frac{1}{6}$	»	3	»		»	13,7 ‰
$\frac{1}{8}$	»	4	»	et plus	»	11,2 ‰

La mortalité générale à Glasgow est de 20,6 ‰. Respectivement la phtisie y tue 24, 18, 12 et 7 habitants ‰, suivant le nombre de chambres occupées.

Dans le même ordre d'idées, le Dr Brabrook a fait une communication intéressante sur « les conditions physiques des écoliers « d'après les travaux du Comité anthropométrique de Bristol (1875). L'enfant de 11 à 12 ans a été choisi comme sujet d'enquête, parce qu'à cet âge il est influencé le plus considérablement par le milieu, tout en étant encore indemne des troubles de la puberté et à l'abri des influences des occupations et des métiers. Les recherches ont porté surtout sur le poids et la taille. La taille est généralement plus élevée à la campagne qu'à la ville; quant au poids, ce semble être un luxe que le pauvre se paie difficilement; la taille, au contraire, augmente autant chez lui, entre 10 et 17 ans, que chez le riche.

Le Dr Roberts déclare que, passé l'âge de 10 ans, la stature augmente, surtout de 13 à 14

ans, le périmètre de la poitrine de 16 à 17 ans, le poids de 15 à 17, la force de 15 à 18 ans. Le poids accroît donc après la taille, bien entendu en tant que chiffre maximum. Cependant, vers l'âge de 19 ans, le poids subit un nouvel accroissement, et à 21 ans il en est de même pour la taille. En résumé, nous pouvons dire que d'abord la taille, puis le poids augmentent alternativement, jamais simultanément, et la taille précède le poids, pensons-nous. Nous savons, en effet, que l'homme atteint son maximum de poids à l'âge mûr; alors que toute croissance a cessé depuis longtemps.

La commission nommée à Edimbourg, en 1902, pour l'observation des déformations physiques chez les enfants, a préconisé l'utilité d'une éducation physique bien adaptée, pour réduire le nombre des petits malheureux atteints des déformations; semblable méthode donne également les meilleurs résultats pour combattre le nervosisme.

Revenant à la question d'habitat, Mackenzie conclut que l'enfant logé dans une chambre unique pour la communauté familiale est plus souvent malade et l'est plus profondément que l'enfant de parents plus aisés. Les affections

cutanées, les maladies infectieuses, l'anémie, les troubles de la croissance, le rachitisme le frappent bien plus fréquemment. La surpopulation le prive d'oxygène, la négligence des parents le laisse mal habillé et malpropre, leur indigence ne lui permet pas la nourriture nécessaire, le bruit continuel qui l'entoure provoque chez lui une surexcitation nerveuse, l'atteignant dans son sommeil et dans son repos. Asphyxié, mal nourri, mal reposé, mal habillé, sale et surexcité, il vit trop vite et trop.

Les influences des occupations sont diverses suivant que l'on considère celles des parents ou celles de l'enfant même. L'influence du métier insalubre des parents est indubitable, qu'ils soient intoxiqués ou surmenés. Quant à celle provoquée par les besognes accomplies par l'enfant, elle est également des plus sérieuses.

En Ecosse, certains enfants travaillent la moitié du temps à l'école, l'autre moitié dans l'industrie. Les jeux sont sacrifiés et l'enfant est surmené. C'est là un système qui est condamné physiologiquement. Economiquement, c'est peut-être un moyen de prévention contre des maux plus grands encore. « Mais, dit l'auteur, on peut se demander s'il ne vaudrait pas mieux arrêter

complètement la fréquentation de l'école que de courir le risque de détraquer, peut-être définitivement, le système nerveux de l'enfant. Aussi, en Grande-Bretagne, s'est-on ému de cet état de choses, et des lois protègent l'enfance contre une exploitation industrielle précoce.

Abordant la question des écoles à demi-temps, l'auteur dit, avec M. Pressland, que les enfants en-dessous de l'âge de 14 ans ne peuvent jamais être employés dans les usines sans autorisation du *Schoolboard.* De 14 à 16 ans, le travail de ces enfants, en y comprenant l'école, l'usine et les pratiques religieuses, ne peut excéder 11 heures par jour. Aucune personne en-dessous de 18 ans ne doit être employée au travail de nuit. Telles sont les restrictions qui déjà ont force de loi en Angleterre et qui devraient être adoptées dans toute société où l'éducation occuperait la place qui lui revient.

L'auteur passe ensuite au facteur nourriture et en dégage l'influence. La comparaison faite entre les enfants nourris dans les « industrial schools » et ceux d'écoles ordinaires, de classe sociale un peu plus élevée, fournit immédiatement une démonstration. Si la taille des seconds

est quelque peu plus élevée en moyenne, par contre le poids moyen l'emporte toujours chez les premiers; c'est que les enfants des « industrial schools » sont nourris à l'école, suivant des principes scientifiques (quantité de nourriture suffisante et proportionnée aux âges — régularité des repas — activité proportionnée à la nutrition).

Aussi la Commission royale anglaise émet-elle l'avis que : « s'il y a danger pour l'Etat à intervenir dans la nourriture des enfants et de sembler ainsi décharger en partie les parents de leur responsabilité en favorisant leur indolence et leur négligence, par contre on sait aussi combien de parents, malgré leur désir de bien faire, s'acquittent mal de leurs devoirs. En conséquence, l'école doit être ici un aide et l'instituteur, en particulier, a pour tâche de tenir note et de signaler tout enfant mal nourri ».

Mais, encore une fois, qui sera ici le mieux à sa place, sinon le médecin-inspecteur, et qui mieux que lui pourra faire de telle sorte que la charité soit plus profitable et mieux organisée ?

Quant à nous, nous pensons que, seule, l'école devrait être le milieu par lequel et dans lequel la charité serait organisée. Non pas la

charité dans le sens habituel du mot, mais bien plutôt une œuvre de médecine préventive, en même temps œuvre de haute morale sociale, car celui qui donne se procure à lui-même autant de bien, sinon plus, qu'il en procure à son prochain, à condition de donner intelligemment. Il empêche celui qui actuellement n'est qu'un malheureux de devenir un jour un révolté inconscient et un être dangereux. Ce doit être non une œuvre de générosité pure, mais un devoir social que d'empêcher la dégénérescence de certains individus par la misère.

Mackenzie établit par des statistiques et des mensurations anthropométriques, le rapport entre la nutrition et la croissance, qui est démontrée par la taille et le poids. L'importance primordiale de la taille et du poids réside en ce que ces éléments forment pour l'adulte un indice de l'état de nutrition, pour l'enfant un indice de la croissance. Cet indice reste constant, bien entendu pour autant que des maladies générales et constitutionnelles, telles que le rachitisme par exemple, ne soient pas venues troubler le cours normal de la croissance. Nous retiendrons, dans le travail de l'auteur, cette constatation, que la faim occasionnelle a des conséquences peu

étendues et d'ailleurs temporaires, tandis que l'insuffisance de nutrition permanente, dès le début, donne des résultats autrement graves et, peut-on dire, irréparables. L'enfant qui souffre dès sa naissance, et même avant, d'une nutrition générale défectueuse ou insuffisante, verra sa croissance interrompue, aura un développement imparfait et présentera conséquemment un minimum de résistance. Au contraire, si le squelette a atteint un développement normal, l'individu saura supporter une privation accidentelle de nourriture, pendant plusieurs jours, voire plusieurs semaines. Chez le premier, la taille sera frappée, chez le second, ce seront les tissus mous, donc le poids qui subira des variations. Ceci démontre que le poids est éminemment plus variable et peut d'ailleurs, à la rigueur, changer sans grand inconvénient, dans des proportions beaucoup plus étendues que la taille.

Le médecin-inspecteur à l'école devra, à ce sujet, se préoccuper de la solution des points suivants :

a) L'enfant accuse-t-il la croissance normale de son âge (poids et taille) ?

b) Sinon, donne-t-il quelque signe évident d'arrêt de développement ?

c) Si ces signes existent, l'arrêt est-il la conséquence d'une cause héréditaire ou celle du milieu ?

d) Si la cause est héréditaire, peut-on la spécifier ? (signes de maladies héréditaires, disproportions ou défauts dans les organes, etc.) ?

e) Si le milieu est en cause, y a-t-il certitude de maladies spécifiques (rachitisme, etc.) ? Y a-t-il évidence de dénutrition, alcoolisme, manque d'air, de lumière ou mauvaise qualité de nourriture, etc. ?

Il convient de ne pas confondre nutrition et croissance ; si leur interdépendance est indéniable, encore est-ce dans certaines limites au delà desquelles l'organisme meurt. Il y a lieu encore de tenir compte de l'influence exercée sur la croissance par les exercices. Nous dirons ici que si les exercices de la salle de gymnastique sont utiles en tant qu'ils soient proportionnés à l'âge, à la force, à la résistance de l'enfant et à son état général de santé, il ne faut pas négliger le facteur jeux, qui est d'une importance capitale pour l'enfant : il lui procure l'occasion d'exercices variés, indispensables pour la croissance, et d'une importance majeure pour prévenir le rachitisme, l'anémie, le dépérisse-

ment, la tuberculose. Mais tous ces avantages présupposent, répétons-le, une nourriture judicieuse, des vêtements convenables, une hygiène rigoureuse et un logement sain.

Nous avons dit que la taille et le poids chez l'enfant subissent des variations alternatives, successives, non simultanées. Divers facteurs exercent ici leurs effets : les saisons, notamment, ont une influence sur le poids : celui-ci atteint son maximum en septembre, reste stationnaire de décembre en avril. Au début de l'été, la taille se met à croître. Les maladies aiguës font presque toujours croître l'enfant rapidement en taille, l'augmentation du poids ne venant que plus tard. Au contraire, les affections chroniques retardent toute la croissance.

Il ne faut pas oublier non plus le rapport existant entre la croissance et le travail scolaire. Un enfant qui grandit rapidement ne peut être astreint au même travail qu'un autre dont la croissance suit une marche normale ou lente, pas plus que l'enfant ne peut produire une somme de travail équivalente à celle de l'adulte, ni quantitativement ni qualitativement. Il faut encore tenir compte des troubles de la puberté, qui se manifestent généralement dès la treizième

année. Enfin, n'oublions pas que s'il est bon pour l'enfant d'apprendre à lire et à écrire, il lui est éminemment utile d'apprendre à bien respirer, à bien digérer.

Mackenzie conclut fort justement : « La statistique vitale des écoliers ne doit pas rester plus longtemps basée sur la mortalité et la morbidité; il faut qu'elle embrasse également le facteur croissance ».

L'auteur passe ensuite à l'étude de l'école en tant que milieu de vie de l'écolier. L'école doit être examinée, dit-il, comme « CONSTRUCTION ». Si cela se fait déjà actuellement, c'est bien plutôt comme une routine acceptée par les autorités, sans préoccupation de sa destination réelle, c'est-à-dire de son occupation actuelle par l'enfant actuel. Mais ce n'est encore qu'une partie de la besogne de l'inspecteur médical que d'apprécier le bâtiment. Il faut que l'examen de l'école porte encore sur son influence sur la vie de l'enfant pendant les heures d'école. Il y a d'abord la question d'hygiène : distribution des locaux, aérage, éclairage, ventilation, chauffage, température, murs et planchers. Mais tout n'est point que l'école soit hygiéniquement

construite : il faut encore examiner en quel sens et de quelle façon l'enfant est affecté par son séjour journalier dans ce milieu. C'est là la physiologie de l'école.

Cette étude de l'école va donc comprendre : le temps des entrées, des sorties, le passage d'une classe à une autre, d'une section à une autre, la période de non-occupation, la durée de séjour dans le bâtiment scolaire, celle du séjour en plain air, le temps passé au gymnase, à l'exercice, au travail, au repos. La question de propreté, non seulement des locaux mêmes, mais des diverses dépendances et des meubles qui les occupent, celle de la distribution régulière d'air et de lumière, le confort de l'enfant relativement au chauffage et aux distractions extérieures, notamment les bruits étrangers et les influences qui viennent troubler son attention, disperser son effort.

Enfin, l'inspection ne doit pas avoir simplement un but physiologique : il importe qu'elle se documente surtout psychologiquement, et le milieu s'y prête admirablement.

L'enquête menée par Mackenzie a établi des chiffres très variables de capacités intellectuelles

relatives chez les écoliers (bons, moyens, mauvais), mais les différences s'expliquent assez aisément. Le faible chiffre de bons éléments trouvés dans certaines écoles se justifie par la nature de la population : elle est généralement accidentelle et causée par l'insuffisance de nourriture et de soins, la misère et partant le nervosisme des écoliers dans certains quartiers pauvres.

La loi écossaise prévoit l'instruction des anormaux et des épileptiques dans des classes spéciales réservées à ces enfants, et comprenant chacune un maximum de 20 écoliers. Par anormaux, on entend des enfants qui, sans être imbéciles ou idiots, sont d'une obtusion mentale ou d'une défectuosité physique telles, qu'ils ne peuvent recevoir utilement l'éducation ordinaire. Aucun enfant n'est admis dans ces classes sans un certificat médical en règle, approuvé par le département. Il en est de même pour les épileptiques qui ne sont pas nécessairement ni des idiots, ni des imbéciles, mais dont les attaques trop fréquentes sont un sujet de trouble pour les normaux. Entrent encore dans la classe des anormaux, les aveugles et les sourds, les enfants faibles à un haut degré, les cardiaques, les

tuberculeux, ceux qui se fatiguent très rapidement lorsqu'ils sont soumis à une éducation normale. Toutefois, il convient de ne pas jeter pêle-mêle ces cardiaques, ces pulmonaires, ces faibles avec des obtus mentaux.

Nous ne reviendrons pas sur l'enquête faite à Londres et à Manchester, par Miss Mary Dendy, et qui révèle l'existence d'un nombre considérable d'anormaux, leurs tares physiques, et combien de criminels se recrutent dans la classe des faibles d'esprit. Butler signale dans le « Board of state charities of Indiana », le nombre croissant d'enfants illégitimes procréés par des parents faibles d'esprit et aussi l'hérédité de la faiblesse mentale.

Dans certains États d'Amérique, le mariage a été interdit aux anormaux. Mais ce n'est là un remède qu'à la condition que le diagnostic précoce de l'anomalie soit fait et que les individus atteints soient surveillés leur vie durant. Seule, l'éducation peut protéger en ce cas la société contre la tendance au crime chez les anormaux. Il faut donc des colonies industrielles, où ces déhérités peuvent être utilement employés, tout en étant séparés de la population normale et mis hors d'état de nuire.

Miss Dendy relève encore de nombreux cas où des parents, eux-mêmes dégénérés, préparent leur progéniture à la déchéance sociale. Mais comment découvrir régulièrement ces petits misérables, si ce n'est par une inspection régulière et médicale, l'instituteur les signalant d'une part au médecin et celui-ci conservant le droit d'examen pour tout enfant de l'école, particulièrement pour les enfants désignés comme anormaux.

Passant à l'examen de l'aspect personnel de l'enfant, Mackenzie met en garde contre la confusion qui se fait fréquemment entre l'écolier sans cesse occupé et remuant et celui qui est vif et intelligent; tout au contraire des seconds, dit-il, les premiers sont souvent des névrosés, des anormaux. D'un autre côté les « renfermés » sont loin d'être toujours des obtus : on y trouve très souvent de profonds attentifs.

A Aberdeen, comme cela se pratique à Bruxelles, les instituteurs surveillent de près la propreté de la face et des mains des écoliers. Mais, ajoute l'auteur, il faut tenir note de ce que le métier exercé par les parents (forgerons, houilleurs) influe souvent sur l'enfant. Aussi

faut-il éviter de blesser, par des observations un peu vives, des parents braves, mais trop sensibles ou des enfants sensitifs. « Parlez, dit Mackenzie, mais souvenez-vous que, si la parole est d'argent, le silence est d'or. » Nous ajouterons : ne parlez pas, mais agissez. L'enfant malpropre doit être lavé, c'est incontestable. S'il y avait des douches dans toutes les écoles, l'habitude de la propreté serait vite acquise par la grande majorité de la population. L'école est un excellent moyen de propagande hygiénique.

L'auteur passe ensuite à l'hygiène de la bouche. Il voudrait voir distribuer des brosses à dents à l'école. Et pourquoi non? On donne bien à l'écolier : fil, aiguille, dé, encre, plume et crayon. On lui enseigne à avoir le visage et les mains propres. Pourquoi pas aussi les dents, qui jouent un rôle si important dans la digestion, la nutrition?

Mackenzie commente encore les moyens pratiques pour procéder à l'examen du nez, de la gorge (1), des yeux (2), des oreilles, de tous les

(1) Cfr. H. Edwards : « Rapport sur l'examen des oreilles, du nez, de la gorge, de la poitrine, de l'abdomen de 750 écoliers de Glasgow ».

(2) Cfr. Wright Thomson : « Rapport sur l'examen des yeux de 750 enfants des écoles de Glasgow ».

organes et des divers sens de l'enfant. Le chapitre consacré à ces questions fourmille d'indications précieuses quant aux moyens pratiques de découvrir et de prévenir les multiples affections des enfants, souvent grosses de conséquences. Nous n'entrerons pas dans les détails, mais nous pensons que tout médecin-inspecteur y trouvera un guide précieux et une véritable mine de renseignements. Une large et légitime part est encore attribuée à l'examen du système nerveux, d'une si grande importance chez l'enfant.

Enfin, la troisième partie du volume de Mackenzie est consacrée entièrement à l'ANTHROPOMÉTRIE SCOLAIRE, n'en déplaise à certains qui ont contesté son utilité. L'utilité, la nécessité de cette branche y est démontrée magistralement.

Partout, au long de cette documentation formidable, nous voyons toujours le pauvre frappé le plus souvent et le plus intensément. C'est lui qui paie le tribut le plus terrible, le plus écrasant à toutes les misères physiologiques et psychologiques. Et, vraiment, si, comme d'aucuns le disent, il est heureux d'être pauvre, indubitablement ce bonheur-là n'est pas de ce monde !

Le pauvre, de plus, est un danger social, un danger pour l'hygiène. C'est lui qui, dégénéré et affaibli, reste l'éternel milieu de culture du microbe homicide, et il se venge — oh! bien involontairement — en infectant, de temps à autre, le riche. La question de la bonne nutrition du pauvre est donc, en somme, une véritable œuvre de prophylaxie sociale.

CHAPITRE III

Alimentation des enfants

L'Angleterre s'est profondément émue du problème troublant de la dégénérescence. Et, chose singulière, c'est la guerre du Transvaal qui a été la cause et l'occasion de cet émoi. Les conseils de revision ayant, à cette époque, constaté l'énorme quantité de non-valeurs, a voulu rechercher les raisons de ce déchet.

Le gouvernement anglais s'est dit que la santé humaine valait bien une expertise, au même titre qu'une propriété terrienne quelconque. Et c'est alors qu'il nomma la « Commission d'étude de la détérioration physique ».

Le travail de celle-ci fut de recueillir les témoignages des autorités diverses, de compulser les travaux des anthropologistes, de

recueillir l'avis des sociologues. Une grande enquête fut entreprise, un rapport volumineux fut publié dont la table des matières seule, un vrai chef-d'œuvre, ne compte pas moins de 70 pages.

Le but consistait à rechercher ce qui peut être fait pour fournir au gouvernement des données régulières permettant d'estimer la santé physique du peuple; il importait en même temps de découvrir les causes de la dégénérescence physique et de fixer les moyens les plus efficaces pour parer à ces maux. Il y a une satisfaction intense à voir ainsi un gouvernement prendre à cœur la cause de la santé physique et consacrer ainsi la place que le médecin devrait occuper dans la société, mission qui lui est destinée. « Le problème social qui prime tous les autres est celui de la santé du peuple », disait Lord Beaconsfield.

En vérité, le rapport avoue qu'on en est encore à ignorer tout au sujet de la santé publique, et cela en grande partie à cause de l'anarchie médicale actuelle qui nous laisse sans renseignements ou avec des renseignements très vagues sur un domaine si vaste, si important. Et c'est le même vide absolu auquel la

commission écossaise s'est heurtée. Elle a voulu être renseignée au plus tôt, et le professeur Hay, d'Aberdeen, et Mackenzie ont commencé immédiatement les recherches.

Le résultat de cette vaste entreprise est QU'ON NE PEUT DÉMONTRER PÉREMPTOIREMENT, QUANT A PRÉSENT, SI LE POIDS OU LA TAILLE DIMINUENT. Il faudrait au moins vingt années d'enquête régulière pour résoudre ce problème; mais c'est là, précisément, un plaidoyer formidable en faveur de la médecine préventive, qui revendique notamment la création du cadastre anthropologique.

La médecine préventive préconise, d'autre part, l'institution de dépôts de lait stérilisé et contrôlé officiellement, tout en recommandant tout d'abord les mesures en faveur de l'allaitement par la mère. Elle aboutit à des conclusions révolutionnaires en matière d'hygiène des villes (lutte contre l'encombrement, l'entassement de la population; disparition radicale des impasses, ruelles, etc.). Enfin, elle réclame un service centralisé pour réunir toutes les informations nécessaires.

Au milieu de la désespérance qui se dégage en divers endroits du rapport, brillent des lueurs

d'espoir. L'une des constatations les plus réconfortantes est, comme l'affirment plusieurs témoins de grande valeur, que le niveau physiologique de la race reste indestructible. Il n'y a pas d'autres caractères somatiques de la misère que les défauts en poids, en taille, en nutrition générale.

Seuls, les fléaux de l'alcoolisme, de la tuberculose et de la syphilis produisent les profonds dégénérés.

Donc, si nos ancêtres n'ont pas commis de fautes graves contre l'hygiène, et que la misère soit seule en cause, dit le Dr Eichholtz, la nature réalise l'égalité du point de départ. Le rôle est ainsi tout tracé pour l'action de l'assistance sociale et l'intervention de l'hygiène sociale. Il faut tenir compte cependant de ce que des parents misérables physiologiquement procréeront des enfants, qui ne pourront regagner le niveau voulu qu'à la condition que la grossesse de la mère ait été normale. Cette condition accomplie, l'égalité du départ peut être réalisée, sinon l'enfant est définitivement frappé : il sera désormais de taille et de poids inférieurs.

Ces réflexions nous amènent à analyser une étude, publiée sous forme de brochure par

le Dr James Niven, *Medical Officer of Health*, au sujet de l'alimentation des enfants à l'école.

A l'occasion d'un voyage précédent en Angleterre, l'un de nous eut occasion de s'entretenir avec l'auteur, chef du service d'hygiène, à Manchester, qui lui développa sa manière de voir.

« On nous dit, remarque M. Niven, que les enfants dégénèrent et qu'ils dégénèrent parce que les villes occupent une étendue immense et s'accumulent de plus en plus; que, d'autre part, nous nous sommes écartés des mœurs simples d'autrefois. Toutefois, si nous essayons de vérifier ces déclarations, nous ne trouvons aucune donnée, aucun document exacts. Nous restons donc en présence d'une simple affirmation, éternellement répétée. »

La consultation des statistiques de mortalité nous montre que la situation s'est améliorée considérablement en ce qui concerne les enfants de plus d'un an; par contre, elle est restée stationnaire pour ceux en-dessous de cet âge.

Tout en ne méconnaissant pas l'influence favorable exercée sur la mortalité par diverses mesures sanitaires et notamment par l'assainissement des grandes agglomérations, l'auteur

attache la plus grande importance aux progrès de l'alimentation, qu'il met en corrélation avec l'amélioration des salaires. Il étudie donc surtout ce problème, et cela donne une véritable originalité à son travail. Il recherche le coëfficient énergétique des mets populaires, qu'il place en rapport avec leur prix de revient, et arrive de la sorte, à établir des menus démocratiques à l'usage des familles ouvrières. Il relève que fréquemment on gaspille des ressources nécessairement réduites et constate que nombre de sujets étudiés par lui n'ont pas le nombre de calories indispensables à leur organisme.

Il faut donc que l'on fasse de la propagande pour enseigner au peuple l'art de se nourrir convenablement et économiquement. Et comment faire cette propagande? A l'école tout d'abord, où l'on devra donner des leçons d'arithmétique sur les rations alimentaires. Dans les écoles ménagères, on enseignera aux mères de demain à préparer d'une manière variée les mets habituels. On agira encore à domicile, par l'intervention de la direction des écoles.

L'idée est certes intéressante et incontestablement plus pratique que de mettre aux mains des ménagères du peuple de gros livres,


LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

publiés à grand fracas, mais trop théoriques pour être appliqués dans la vie courante. Encore importe-t-il avant tout de tenir compte des limites du budget familial. « *Quid* alors, répond M. Niven, si ce dernier est insuffisant? la municipalité — non pas la charité publique — doit intervenir par le moyen des cantines scolaires, car *la santé est la plus précieuse des richesses publiques.* »

Telle est la quintessence de ce travail, qui fourmille d'ailleurs de constatations intéressantes.

Quelles sont les conclusions que nous pouvons tirer de ce qui précède? C'est que l'on a encore effectivement fait bien peu pour la santé des masses. Les données manquent, le problème demande à être simplifié; aussi faut-il se mettre à l'œuvre sans perdre de temps, et le milieu le mieux indiqué pour mener à bien les recherches tout au moins immédiates, semble être l'école. Là, de nombreux et précieux documents peuvent être recueillis, tout en étudiant de très près l'action des nouveaux moyens préconisés. C'est par l'enfant qu'il faut commencer l'œuvre de la médecine préventive et l'œuvre de la régénération sociale.

CHAPITRE IV

Les asiles-écoles

Nous passerons enfin au dernier objet de notre rapport : les œuvres de lutte, de prévention et de rélèvement contre la dégénérescence accomplie : c'est-à-dire, l'idiotie et l'imbécillité. Nous nous bornerons à parler de Larbert et de Lancaster, les deux grands asiles-écoles pour les petits déshérités.

Si nous procédions selon l'ordre chronologique de nos visites, nous devrions nous occuper tout d'abord de Lancaster. Mais Larbert, constituant une transition, une étape vers Lancaster, comme moyen d'assistance aux idiots, nous avons préféré intervertir l'ordre.

L'institution nationale écossaise « pour l'éducation des enfants imbéciles » à Larbert,

dans le Stirlingshire, est réservée spécialement et essentiellement aux enfants faibles d'esprit. La note dominante, qui frappe dès l'entrée et s'affirme davantage à mesure que se prolonge la visite, c'est le caractère familial de tout l'asile. Ce sont partout gravures enfantines, lithographies égayantes, chromos délicats, statuettes naïvement colorées, et tout cela donne absolument l'impression d'un palais du prince Bébé. Ces multiples petites choses sont des dons des visiteurs et des parents. L'intimité qui règne ici est familiale au plus haut degré et les « nurses », la « matrone », ont plutôt l'air de bonnes mères que de supérieures ou surveillantes préposées à la garde de pauvres petits idiots.

Notre visite coïncide malheureusement avec une période de vacances, et un grand nombre d'enfants sont rentrés momentanément chez eux. Quant aux petits pensionnaires restés à l'institut, ils font aussi vacances et les cours sont également suspendus pour eux. Cette manière de traiter les petits idiots, si normale, dirons-nous, doit frapper, parce qu'elle est entièrement en dehors de nos conceptions et de nos coutumes, qui veulent que l'enfant idiot soit colloqué,

séquestré ou chez lui ou dans un asile, et que, en tous cas, son traitement (si toutefois il en subit un) soit appliqué sans repos ni cesse, sans trêve ni relâche. C'est l'instrument indocile ou imparfait qu'il s'agit de modifier, de corriger, d'assouplir, selon de sentencieuses prescriptions; une fois l'enfant pris dans l'engrenage, il ne faut plus, sous aucun prétexte, qu'il soit relaché avant qu'un résultat, le plus souvent, hélas! très discutable, soit obtenu.

N'oublions pas l'enseignement que nous donnent les Anglais, et sachons reconnaître que les vacances, les périodes de repos sont nécessaires aux anormaux, tout comme aux normaux. Certes, ils désapprennent quelquefois pendant ce temps et, peut-être même la perte semble-t-elle être plus grande pour le faible d'esprit que pour l'écolier normal, mais pour le premier tout comme pour le second, un phénomène d'assimilation et de stratification cérébrale s'opère durant cette période; les matières enseignées se tassent, se classent davantage et, même diminuées, perdurent.

Quoiqu'il en soit, si les parents sont incapables de diriger eux-mêmes convenablement leurs enfants, ceux-ci peuvent rester à l'asile

de Larbert, où ils se reposent et jouent pendant toute la période de congé.

La directrice, avec une amabilité extrême, nous mène à travers le dédale de chambres, couloirs, classes, dortoirs, salles de gymnastique, salles de jeux, jusqu'au vaste et beau préau de l'établissement (ce préau mesure 30 mètres de longueur sur 17 mètres de largeur). Et nous trouvons ici de nombreux enfants, jouant entre eux avec de grosses balles, dansant, sautant et courant avec la « nurse ».

Dès que paraît la directrice, tous les petits accourent vers elle, mais comme nous suivons, ils s'arrêtent, un peu intimidés. Cette hésitation ne dure qu'un moment, et les voilà déjà qui s'approchent gentiment, affectueusement et avec joie. Ce que nous remarquons aussitôt, c'est que e type Mongol prédomine surtout parmi ces enfants.

L'impression d'ensemble que donne l'œuvre de Larbert est semblable à celle qui se dégage des « home » de vieilles et bonnes familles écossaises, où toute la communauté travaille, dans la mesure de ses moyens, aux besognes d'intérieur et aux travaux journaliers. Et, cependant, la vie n'est peut-être pas encore assez

complète ici, car les ateliers, les travaux champêtres font défaut dans cette archaïque et patriarcale famille de Larbert. Mais, malgré ce défaut, quel doux et bon souvenir il nous en est resté, pour nous, Belges, surtout, qui savons ce que sont, en réalité, nos asiles pour enfants indigents!

Si le caractère pratique de l'institution de Larbert fait visiblement défaut, cela tient surtout, pensons-nous, à ce qu'on n'y hospitalise les idiots que pendant leur enfance (jusqu'à 18 ans au plus tard).

L'œuvre existe depuis 43 ans et on l'agrandit toujours, non pas avec l'idée d'y voir augmenter le nombre de pensionnaires, mais pour en faire une œuvre aussi complète que possible. On est occupé, en effet, à construire un sanatorium pour les enfants tuberculeux de l'institut, et cette mesure est d'utilité majeure, quand on songe que 75 °/₀ des idiots meurent tuberculeux (Schuttleworth). Le plan de ce sanatorium est conçu avec tout le luxe et le confort nécessaires. Il est certain, et nous croyons devoir insister sur ce point, que rien ne sera négligé et que tout sera fait largement.

L'institution de Larbert dépend de l'Etat, et c'est là, pensons-nous, un sérieux avantage.

En Grande-Bretagne, le contrôle des œuvres publiques est sévère, et de la sorte elles sont assurées d'une stabilité et d'une durée que l'effort privé ne pourrait donner.

D'un autre côté, si des bénéfices d'argent sont réalisés, l'argent ne rentre pas dans une caisse particulière toujours avide de se remplir sans souci de l'avenir de l'œuvre. Sous ce rapport encore, il est édifiant de songer à ce qui se fait chez nous, où l'exploitation de l'idiot est une œuvre privée le plus souvent, plus ou moins rémunératrice pour le particulier organisateur. On est notamment frappé de voir comment la Grande-Bretagne, avec des ressources, des dépenses aussi modiques que les nôtres, a construit de véritables palais et des institutions d'une telle envergure, que personne, ici, n'en oserait concevoir la pensée.

La population de Larbert qui comportait, en 1903, 291 enfants dont 60 nouveaux admis, atteint, au 31 janvier 1904, le chiffre de 300 enfants. Les admissions s'y font de 4 à 16 ans.

Quant au programme d'enseignement, disons

qu'on y a compris la musique et les exercices physiques, qui constituent des moyens éducatifs tout en étant des sources de plaisirs.

Tous les pensionnaires ne fréquentent cependant pas les cours : au total 270 sur 300 enfants y assistent; 135 subissent l'éducation ordinaire, 135 autres une éducation spéciale; enfin, 30 ont été trop profondément atteints pour pouvoir tirer profit de l'éducation spéciale.

50 Garçons et 40 filles sont employés aux travaux d'intérieur, 18 garçons font du jardinage, 7 sont tailleurs, 8 filles s'occupent de couture, 7 autres filles sont employées aux divers ouvrages de la cuisine, 13 garçonnets et 15 filles effectuent des ouvrages manuels, 15 garçons et 14 filles font du tricot.

L'usage admet que les anciens pensionnaires reviennent, de temps à autre, à l'institut. Le nombre des ex-pensionnaires revenant ainsi est assez considérable.

A Larbert, on consacre beaucoup de temps et d'attention aux jeux. Comme nous le disions plus haut, la période des vacances y est consacrée exclusivement, et les enfants se divertissent sous la direction des « nurses » et des maîtresses.

Aux grands jours de fête, il y a des projections cinématographiques et même des séances de phonographe. Enfin, on organise des concerts et des soirées; à la Noël, notamment, on exécute des chants, des danses musicales, etc.

Le chemin de fer passe tout à proximité de l'institut et l'on a pensé que la vue du mouvement des trains pouvait être une source d'intérêt et d'amusement pour les enfants; aussi a-t-on abattu la vilaine barrière de bois qui empêchait de voir les trains, pour la remplacer par un solide treillage en fer. Du même coup, on a ainsi rendu visible une plus grande partie du paysage environnant.

Les travaux divers exécutés à l'asile par les enfants permettent de réaliser une économie annuelle de plus de 5000 francs, tout en constituant un moyen de culture intellectuelle et manuelle.

Les parents écossais sont, en général, très reconnaissants des résultats obtenus pour l'éducation de leurs enfants, et leurs lettres, débordantes de gratitude, renferment de vifs éloges pour les dirigeants de l'établissement.

Tous les visiteurs sont unanimes à constater à Larbert le confort, l'ordre et l'agrément qui

sont les caractéristiques de cette institution. Les enfants y sont excessivement bien soignés physiquement et leurs vêtements sont presque aussi variés que dans nos écoles riches. Et pourtant, sur le total, 166 ont été envoyés par les « parish councils », sortes de conseils des hospices, et 77 par des donateurs; 46 seulement sont payants.

Parmi les enfants sortis en 1902, six sur une trentaine environ, gagnent dans la vie privée de 15 à 25 francs par semaine. Que de fois, dans notre pays, on se borne à envoyer les idiots entre 16 et 18 ans dans les asiles d'aliénés!...

Qu'il nous soit permis, avant de parler de Lancaster, de remercier ici le Docteur Carswell, de Glasgow, qui nous a aimablement fourni les renseignements et les recommandations pour la visite de Larbert.

A Lancaster, nous allons visiter le « Royal Albert Asylum », destiné à accueillir les idiots du Lancashire, du Yorkshire, du Cheshire, du Westmorland, du Cumberland, du Durham et du Northumberland.

Lancaster est situé dans une contrée accidentée, agréable et riante. Comme nous débarquons à notre petit hôtel, nous y trouvons un

journal annonçant l'inauguration de nouveaux ateliers au « Royal Albert Asylum ». C'est vraiment un événement que cette inauguration : le quotidien y consacre deux grandes colonnes et toute une série de zincogravures silhouettant les nouvelles bâtisses dues à la générosité d'un riche particulier. Don princier, réellement, mais qui, dans cet heureux pays, n'est pas extrêmement rare cependant, car l'anglais s'intéresse énormément à toutes les œuvres de l'espèce : hôpitaux, asiles, « Water Supply » des grandes villes, etc.

Mais allons voir par nous-mêmes l' « Albert asylum ». A la vérité, faute de nous enquérir, nous avons cherché quelque temps avant d'y parvenir. C'est qu'il est situé à une demi-lieue de la ville, en pleine campagne, sur une belle et vaste colline boisée, absolument enfoui dans un parc magnifique... Est-ce bien ici un asile pour idiots ? N'est-ce plutôt la propriété particulière de quelque richissime landlord ? Et puis, là-bas, ce superbe château ? Nous tirons notre quotidien de la poche : c'est bien cela, c'est le « Royal Albert Asylum, » auquel conduit un escalier superbe.

Le médecin-adjoint de l'asile, Dr W. H. Coup-

land, veut bien, avec une obligeance extrême, se charger du soin de nous piloter à travers le vaste établissement. La visite prend environ cinq heures, et pourtant nous ne perdons pas un instant. Nous parcourons d'abord les classes, qui sont disposées en amphithéâtre, de manière à ce que la surveillance puisse y être exercée aisément par les institutrices internes. Certes, il ne semble pas que l'on fait ici de l'enseignement spécial : ces classes sont garnies de fleurs champêtres, d'ouvrages manuels, de dessins exécutés par les enfants. Nous nous enquérons des cahiers et ouvrages et, avec une affabilité exquise, ces demoiselles nous montrent toutes les petites œuvres scolaires en nous fournissant des renseignements pédagogiques et didactiques. Voici, par exemple, des réductions faites d'après des gravures et des cartes illustrées : c'est d'une exactitude étonnante; nous en avons surtout admiré une, décrivant un grand chien de Terre-Neuve, qui était surprenante de vérité et de justesse d'observation. Ceci prouve, une fois de plus, que toute éducation, même de faibles d'esprit, basée sur le concret, fournit des résultats que les autres systèmes ne peuvent jamais atteindre. Voici encore un petit croquis anglais,

représentant une fillette portant des fleurs, qu'une écolière a suivi au moyen de points de couture au fil de soie; voici un pliage, un tressage, des modelages qui occupent tous les petits pensionnaires.

Nous passons successivement dans les dortoirs, vraiment luxueux et installés selon une hygiène irréprochable, les salles des élèves payants, fort bien aménagées et où chaque enfant a une « nurse » spécialement attachée à lui. Après, c'est la chapelle, puis une vaste salle de fête avec son théâtre, des salles diverses de gymnastique, les anciens ateliers, et nous voici aux ateliers nouveaux, qui viennent d'être inaugurés. La force motrice et la lumière y sont fournies par des batteries de dynamos, d'un système nouveau, nous explique le technicien, car un technicien est attaché à l'établissement.

Un peu plus loin se trouve le pavillon affecté à l'infirmerie : nous y trouvons quelques tuberculeux faisant leur cure d'air, puis 6 ou 7 idiots profonds qui se chauffent au soleil, les autres jouent. Ensuite, c'est le pavillon pour les fillettes malades et, à deux cents mètres de là, l'étable et la grange.

Revenons un moment aux nouveaux ate-

liers dont nous ne pouvons nous lasser d'admirer le confort et la bonne ordonnance. Ils contiennent une cordonnerie, une vannerie, une menuiserie, un atelier de sculpture sur bois, un atelier de tailleurs, etc., le tout installé selon les derniers progrès de la technique : ainsi, nous y trouvons des fers à repasser électriques !

En vérité, c'est un palais où tous les normaux travailleraient avec joie. Cela signifie-t-il que ce soit trop, que l'on a gaspillé ? Loin de nous cette pensée : c'est simplement bien, bien fait, bien compris, bien conçu, bien ordonné. Car, sous prétexte de secourir les idiots et les faibles d'esprit, il ne peut plus être permis de les laisser grouiller dans leur gâtisme, pêle-mêle parmi les aliénés, à peine utilisés de ci de là à la cuisine, au jardinage ou au gros nettoyage de l'asile. Non, vraiment, rien n'est de trop à Lancaster, ce qui doit y être y est, et tout asile qui n'est pas monté sur le pied de ceux de Larbert ou de Lancaster est au moins défectueux, s'il ne tombe pas au rang de simple dépotoir pour détritus de mentalités humaines.

Le but poursuivi à l'institution de Lancaster est de donner des soins d'éducation et de patronage à tous les faibles d'esprit des diverses

classes sociales. Remarquons ce mot *patronage,* car ni l'un ni l'autre de ces asiles ne laisse sortir un idiot sans lui conserver cet aide si nécessaire, cet appui moral si utile. On comprend mieux tout le rôle dévolu à des institutions comprises de la sorte, lorsque les chiffres officiels nous disent qu'en 1901, l'Angleterre et le Pays de Galles comptaient 48,882 faibles d'esprit et que les 7 comtés de Lancaster en renfermaient 13,898. Encore cette statistique est-elle incomplète, car une foule de familles cachent les cas d'idiotie et, d'autre part, nombre de personnes ignorent ce qu'est la faiblesse mentale et ce que l'on peut faire pour la guérir. Nous trouvons dans un rapport de 1903 : « Les idiots et les imbéciles exigent un traitement dans des institutions spéciales et séparées. Là, la science du médecin spécialiste pourra être mieux employée que dans un asile pour aliénés ou à domicile. On place encore généralement les idiots avec les fous; c'est là une mesure déplorable, nuisible aux uns et aux autres. En 1865 déjà, les commissaires visiteurs d'asiles signalaient la pénible situation des enfants idiots mis avec des aliénés, car jamais, dans ce cas, ils ne sont l'objet de soins spéciaux. « Il est d'ailleurs

démontré actuellement, disaient les commissaires de 1865, que l'idiot retire un bénéfice énorme de sa séparation d'avec les fous. »

Combien nous sommes en retard en Belgique!

Les résultats de l'œuvre de Lancaster sont considérables : 10 °/₀ des idiots traités peuvent se suffire dans la vie; 40 °/₀ travaillent à l'asile.

Compulsant les notes prises lors de notre visite à Lancaster, nous retrouvons encore les indications ci-après : l'étendue de toute l'institution comprend une superficie de 72 hectares, 92 ares, 50 centiares de terrain excellent, dans une situation extrêmement salubre; autour de l'asile on aperçoit des collines couvertes par l'exploitation agricole, plus loin se profilent la baie de Morecambe et le Lake Mountains. Il y a place pour 650 internes; actuellement on en compte 590. Un médecin résidant et un assistant sont attachés à l'établissement. On accueille les faibles d'esprit de l'un et l'autre sexe, mais on n'admet pas les enfants épileptiques, paralytiques, hydrocéphales, aveugles, sourds et muets.

Le fondateur de l'œuvre, James Brunton, de Morecambe, libraire, donna en 1864, 50,000 fr.

pour fonder un asile pour l'éducation des enfants idiots; le Dr Denis de Vitré fut l'un de ceux qui travaillèrent le plus à cette fondation.

L'état des finances de l'asile est très satisfaisant. Les recettes, en 1903, se montent à 549,097 francs, comprenant des dons, libéralités, souscriptions, produits de la fabrication d'objets — non compris les rapports de la ferme et des jardins — enfin le minerval (3275 francs). C'est à la générosité de Mr Herbert Storey que l'on doit la construction des nouveaux ateliers et d'une école industrielle.

La ferme donne pour plus de 91,500 francs de produits divers. Elle fournit la viande nécessaire à la consommation de l'institut : 43,000 livres de bœuf, 14,000 de mouton, 399 de brebis, 1797 de veau, 14,000 de porc, environ 180,000 litres de lait, 13,149 œufs, 9,634 « stones » de pommes de terre, 40 de carottes.

Dans leur rapport, les auteurs s'étendent beaucoup sur les soins post-asilaires (qu'il nous soit permis de créer cette expression nouvelle) donnés aux faibles d'esprit. Ces soins sont d'une réelle importance, non seulement pour le sujet, mais encore au point de vue social.

Les efforts faits par la législation ont été soutenus par le comité de l'asile. Ensuite des vœux émis par le Congrès international pour la protection et le bien-être de l'enfance, tenu à Londres en juillet 1902, la société londonnienne d'organisation charitable a repris la question avec l'énergie et la compétence qui la caractérisent. Toutefois, le Home Secretary, alléguant son incompétence, a refusé de recevoir la députation désignée pour lui présenter une adresse de très nombreuses et influentes personnalités, demandant au gouvernement de former une commission royale pour rechercher ce qui a été fait pour les idiots, les imbéciles, les défectueux ou les faibles d'esprit, et pour donner ensuite un avis motivé sur ce qu'il y aurait encore à faire. Le comité de l'asile s'est alors occupé d'aider de toutes façons les personnes et les œuvres poursuivant l'amélioration de l'état des faibles d'esprit. De plus, une propagande active a été menée afin de diffuser dans le public la connaissance des avantages d'une législation spéciale concernant l'éducation des anormaux à tous les degrés.

Passant à un autre ordre d'idées, le rapport discute la question de savoir si l'on peut mainte-

nir sans inconvénients les cas avancés de tuberculose et si la création de nouveaux bâtiments, à l'usage exclusif de ces malades, ne s'impose pas, ceux qui existent étant insuffisants. Et pourtant, ce que nous avons vu là-bas est bien supérieur aux salles et galeries de cure d'air pour les tuberculeux de nos hôpitaux belges.

Quant à la partie pédagogique, elle est des plus intéressante et mérite que l'on s'y arrête un moment.

C'est Miss Burdett qui est l'institutrice en chef. La grande majorité des écoliers est à même de suivre les cours, et ces cours sont surtout des leçons de sens : toucher, goût, odorat, vue, ouïe sont mis à contribution; on enseigne la mensuration des solides, des liquides. On fouille les phénomènes de la nature, on observe les petits être communs qui la peuplent : la grenouille, le ver-de-terre, l'abeille. On décore les classes, comme nous l'avons dit, au moyen de fleurs des champs, des prés, des bois, de manière à accoutumer les enfants à les reconnaître, à apprendre leurs noms, leurs qualités.

On y professe des leçons de choses et même des leçons sur les phénomènes naturels les plus ordinaires, les plus habituels. Pourquoi

non? puisque de la sorte on éveille et développe surtout la faculté d'observation, l'esprit d'analyse. Les institutrices sont fort enthousiastes de leur mode d'enseignement; elles adorent leur travail qui porte des fruits étonnants et elles notent avec précision et intérêt tous les signes d'intelligence de leurs élèves. Leur méthode pédagogique, qui fournit de si brillants résultats, porte à sa base les exercices physiques multiples et divers, la patience, la sympathie et l'encouragement. Le personnel enseignant des asiles anglais a formé une société qui a des réunions périodiques et régulières, ce qui permet aux membres de discuter les divers points de vue, les éléments nouveaux, les méthodes employées dans les autres institutions.

Examinons les occupations quotidiennes des écoliers : les filles font du brochage des livres et se préparent de la sorte à la reliure. Sur 231 filles, 61 savent écrire des lettres avec aide et 23 sans aucun aide : il y a donc 27 % de filles idiotes lettrées.

Les classes se terminent à 11 h. 30 et les enfants sortent durant 40 minutes avant le dîner. On a adopté la gymnastique suédoise pour les

plus âgés; pour les plus jeunes, la suédoise mitigée d'exercices divers; les « dumb-bells » pour les petits garçons.

Il y a une section d'exercices militaires et musicaux. Un des enfants accompagne les exercices au piano. On s'attache encore à développer les habitudes d'ordre et d'attention. La gymnastique développe une obéissance rapide, une sorte d'auto-discipline des plus utiles. L'aide mutuelle est inculquée aux enfants et toutes ces choses coopèrent à l'emploi facile des faibles d'esprit au dehors de l'institut : aucun d'eux n'aura besoin d'un aide et ne souffrira de la négligence d'une personne imbécile ou mal intentionnée.

L'éducation industrielle y est donnée avec succès : 14 garçons travaillent dans l'atelier de tailleur durant toute la journée, et 11 font le demi-temps; un des enfants coud à la machine, et le maître, M. Craig, fait la coupe; les autres faufilent.

C'est dans cet atelier que se confectionnent tous les vêtements du pensionnat, sauf, toutefois, les pardessus.

Dans la cordonnerie, 10 enfants font les chaussures, 8 travaillent la journée entière, les

autres une demi-journée. Deux font le dessus des chaussures, 3 les semelles et un agence le soulier entier; les autres font les travaux préliminaires. Tous les souliers de l'établissement sortent de là, mais trois ouvriers étrangers et le chef-ouvrier instituteur coopèrent à la besogne des enfants.

A la brosserie, 5 enfants confectionnent des brosses à habits, à cheveux, à souliers, à nettoyer les planchers, les poëles, etc.

On fait la matelasserie : 17 garçons confectionnent des oreillers. A la vannerie, 5 garçons travaillent; à l'atelier de menuiserie et d'ébénisterie, 11 enfants sont occupés toute la journée, 7 à demi-temps. Les produits de l'atelier de sculpture sur bois sont fort remarquables. 8 enfants sont attachés à la boulangerie et font le pain de l'institut. Plusieurs autres travaillent au dehors; l'un d'eux, notamment, est garçon boulanger dans une ville du Yorkshire.

Six petits travaillent à l'atelier de reliure et à l'imprimerie. Enfin, toute une série de sujets sont utilisés aux jardins et dans la ferme. On y envoie de préférence les enfants pâles et délicats et ils ne tardent pas à gagner un sang riche et une santé solide. 14 enfants s'occupent

de la plantation ou recueillent les fruits. Il y a 11 jardins pour les garçons les plus âgés; ces jeunes gens sont employés le jour jusque vers 4 heures, aux travaux sédentaires, et le soir ils jardinent, sèment du cresson, de la laitue, des radis; ils effectuent ce travail avec une réelle ardeur. Onze garçons de fermes s'occupent de la volaille, du bétail, des chevaux, de la traite du lait, etc. Sept autres s'adonnent à l'agriculture. D'autres, enfin, sont occupés à la cuisine, dans les dortoirs, la laverie dont nous avons pu constater de visu l'installation exemplaire. Quatorze garçons sont envoyés en toute sécurité comme messagers à la ville.

Les filles font les travaux du ménage de l'institution, ce qui évite l'emploi de plusieurs servantes supplémentaires; 26 font les lits, 20 enlèvent les poussières, 21 nettoyent et font la grosse besogne de la maison, 12 s'occupent de tricot. A l'école, 10 filles font les ouvrages d'aiguille préliminaires, 6 de la vannerie, 10 ourlent; 24 cousent couramment, 7 d'une façon passable; 66 tricotent, 15 s'occupent des raccommodages. Beaucoup de filles parmi les aînées aident les *nurses* auprès des petits malades, et elles se distinguent par leur grande douceur.

On a installé le *Storey-Home* pour 40 jeunes filles de l'institution; elles y continuent leur éducation, vivent sous la surveillance d'une directrice et de une ou deux *nurses*; elles y sont leurs propres servantes, car il n'y a pas de domesticité. Leur travail est fort apprécié. Nous avons remarqué la belle ordonnance, l'hygiène parfaite et tout le confort de *Storey-Home*. On y installe les jeunes filles qui ne peuvent trouver des parents ou des amis capables de les aider, et notamment les filles de parents alcooliques. De la sorte, on empêche ces malheureuses de s'égarer dans la vie courante, en des situations déplorables et dangereuses pour elles comme pour la société. Le public peut faire des dons pour la création de lits nouveaux à *Storey-Home*.

En dehors de Lancaster, à quelque distance de là, s'élève *Brunton House,* affecté spécialement aux enfants riches. Cet établissement est situé près du Lake Mountains, de la baie de Morecambe et de l'estuaire de la Lune. Il comprend 74 hectares 92 ares de terres. Le personnel médical, ainsi que l'administration générale, sont les mêmes qu'au « Royal Albert Asylum ».

On a calculé que 3390 faibles d'esprit,

devraient entrer à Royal Albert, mais il n'y en a que 600 dans l'asile. Cependant, sur ce nombre de 3390, beaucoup ne peuvent y entrer à cause de leur état épileptique ou d'autres défauts profonds. De plus, l'organisation des écoles et des classes d'enseignement spécial, surtout dans les grandes villes, a réduit considérablement le nombre des enfants qui, sans cela, devraient être placés dans les asiles (les classes de Londres, entr'autres, comptent plus de 3000 élèves de l'espèce).

Bien rares en Angleterre sont les personnes qui condamnent encore les instituts pour faibles d'esprit; ce sont celles qui ignorent tout de l'idiotie et de l'idiot, qui ne savent dans quel état d'isolement se trouve ce dernier, perdu dans la société, s'il n'a pas reçu une préparation spéciale et notamment le stimulant de l'éducation en commun avec ses frères malheureux. Or, dans cette voie, le doute n'est pas possible, semble-t-il : pour faire bien, il faut faire grand.

La grande institution combine une variété d'agents d'éducation et médicaux, permet une classification, des jeux multiples et des récréations variées que le traitement à domicile ou le

petit institut ne permettent pas, et elle assure en même temps plus de bien-être pour le personnel médical et le personnel enseignant. Aussi le travail ainsi fourni sera meilleur et plus complet, que dans les petites organisations privées et pour le médecin traitant à domicile.

Une discipline, indispensable d'ailleurs pour les faibles d'esprit, est maintenue au Royal Albert, mais n'allez pas croire que le mot d'ordre soit la contrainte et la régularité méticuleuse. Loin de là, tout y reste empreint d'un caractère tout-à-fait familial; on y encourage autant que possible le développement individuel et l'initiative personnelle. Et, en général, les malades considèrent, à juste titre, l'asile comme une œuvre tutélaire, un véritable home familial et heureux. Combien n'ont pas parcouru des milles et des milles pour y revenir, lorsqu'on les avait placés ailleurs! On s'occupe autant que l'on peut de la protection des infirmes sortis de l'établissement, et l'on voudrait faire davantage : on voudrait surtout que les communes pussent se charger de ces soins, parce que les malheureux ont besoin d'un aide continu et efficace.

Notre aimable cicerone, le Dr Coupland, qui

est un travailleur et un érudit dans la question, s'est créé une bibliothèque spéciale fort bien fournie. Il est chargé des cours d'anatomie, de physiologie et des notions pratiques d'hygiène applicable aux faibles d'esprit.

Le Dr Douglas, le Directeur de l'établissement qui nous a, avec grande obligeance, accordé la permission de visiter en détail le « Royal Albert Asylum », a attiré notre attention sur la fréquence des tuberculoses et la nécessité d'avoir un petit sanatorium; il a insisté aussi sur les effets si remarquables de la gymnastique suédoise au point de vue médical.

Signalons enfin la petite plaquette : « Our Schools », publiée par l'asile, et qui renferme une série de notes et d'observations fort intéressantes sur les faibles d'esprit.



En terminant cette étude à la fois trop longue et trop succincte pour rapporter tout ce que nous avons vu, lu et entendu sur l'éducation et la dégénérescence en Grande-Bretagne, nous voulons constater combien l'esprit

anglais est vraiment progressiste dans ce qu'il entreprend, avec quelle liberté... à l'égard des anciens errements, il ose exprimer ses vues nouvelles, quelquefois révolutionnaires. A l'encontre de ce qui s'observe journellement dans notre petite, très petite Belgique, l'Anglais ne s'attarde pas ratiociner à perte de vue en vaines et filandreuses discussions sur le respect dû à l'opinion de tel ou tel personnage; il agit, se dévoue et réalise.

Aussi, ses œuvres de lutte contre la dégénérescence, qu'elles soient scolaires ou qu'elles soient hospitalières, sont grandement conçues. Si tant est qu'un reproche devrait être fait, surtout aux écoles, il faudrait peut-être signaler le manque de plan unique et collectif. Hâtons-nous d'ajouter, d'ailleurs, que l'Anglais et l'Ecossais ne manquent pas de se faire, et sévèrement, ce reproche à eux-mêmes. On peut donc envisager là-bas l'avenir avec optimisme.

Puissent, dans notre pays aussi, où se perdent tant d'énergies et de bonnes volontés, s'organiser aussi largement, aussi judicieusement qu'en Angleterre, la lutte contre la Dégénérescence et le mouvement pour la conquête de « Plus de santé! »

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Malines. — Imp. L. & A. Godenne.

YB 05300

LB3405
B7

141587

